

TORONTO
ARTS
COUNCIL

CONCENTRATION
DES ARTISTES
AU CANADA



CONCENTRATION DES ARTISTES AU CANADA

Le groupe d'organismes de soutien aux arts derrière ce projet travaille sur des terres qui traversent des territoires et des régions autochtones. Plusieurs ressources en ligne fournissent des informations et des cartes sur la diversité des terres autochtones, notamment [Native Land Digital](#), [Les Traités historiques et les Premières Nations signataires de traités au Canada - Infographie](#) et [Cartes de l'établissement des traités au Canada](#).

Le Conseil des arts du Canada, la City of Vancouver, Calgary Arts Development, le Toronto Arts Council et le Conseil des arts de Montréal respectent et affirment les droits inhérents fondamentaux et issus des traités de tous les peuples autochtones de ce territoire. Nous reconnaissons l'oppression historique exercée sur les territoires, les cultures et les premiers peuples de ce qui est appelé aujourd'hui le Canada, ainsi que le rôle que les arts ont joué dans le colonialisme de peuplement. De plus, nous croyons fermement que les arts contribuent à la guérison et au voyage de décolonisation que nous partageons tous ensemble.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada



Montréal 



RÉSUMÉ

Concentration des artistes au Canada est un projet de recherche réunissant plusieurs organismes de soutien aux arts qui recense les difficultés auxquelles se heurtent les artistes qui vivent et travaillent dans les quatre plus grandes villes du Canada. Des organismes de soutien aux arts municipaux de Vancouver, Calgary, Toronto et Montréal ont fait parvenir un court sondage à leurs réseaux respectifs en vue d'alimenter les discussions en petits groupes dans chaque ville. Nous avons observé des problèmes communs, comme le coût de la vie, la difficulté d'accéder aux espaces de création, les « rénovictions » et les formes persistantes de discrimination systémique. Il existe cependant des particularités propres à chaque contexte local. Le milieu artistique, en recueillant et en documentant les expériences individuelles à l'aide de méthodes qualitatives, est à même de mettre en évidence les situations complexes rencontrées par les artistes, de commencer à comprendre les liens entre ces problèmes et de concevoir des approches multidimensionnelles pour s'y attaquer.

Le projet était un partenariat entre les organismes de soutien aux arts municipaux et le Conseil des arts du Canada. Nous avons reçu 664 réponses au sondage et organisé deux groupes de discussion dans chaque ville. Les groupes ont rassemblé un total de 33 personnes participantes. Les informations que nous, organismes de soutien aux arts, présentons ici n'ont pas pour but d'être probantes, mais plutôt de faire ressortir d'autres domaines de recherche et de fournir un contexte plus large aux questions comme, entre autres, le logement, l'accès aux

espaces créatifs et les sources et les niveaux de revenu des artistes. Shawn Newman (Toronto Arts Council) était l'auteur principal, et ses collaborateurs étaient Cherryl Masters (City of Vancouver), Gregory Burbidge (Calgary Arts Development) et Julien Valmary (Conseil des arts de Montréal), ainsi que Daniela Navia, Jacinthe Soulliere et Jorge Espinosa (Conseil des arts du Canada). La visualisation des données du sondage a été créée par Kevin Chang et son équipe chez Kai Analytics.



CONTEXTE

Au printemps 2022, les organismes de soutien aux arts municipaux de Vancouver, Calgary, Toronto et Montréal ont commencé à collaborer sur un projet de recherche visant à déterminer ce qui, dans leur ville, influence le lieu de travail et de résidence des artistes. En partenariat avec le Conseil des arts du Canada, le Toronto Arts Council a dirigé l'élaboration de projet en collaboration avec la City of Vancouver, Calgary Arts Development et le Conseil des arts de Montréal, comme première étape visant à mieux comprendre ce que les organismes de soutien aux arts peuvent faire pour mieux soutenir les artistes et les organismes artistiques. La question directrice de cette phase du projet était la suivante :

Quels facteurs influencent le lieu de travail et de résidence des artistes dans les quatre plus grandes villes du Canada, et que peuvent faire les organismes de soutien aux arts à ce sujet?

MÉTHODES

Le projet est divisé en trois parties : un sondage, des discussions de groupe et le présent rapport. Le sondage est composé de 12 questions visant à recueillir des données démographiques sur les personnes sondées et à mettre en lumière certains des problèmes influençant les lieux où les artistes peuvent travailler et se loger dans nos villes (le sondage peut être téléchargé séparément à l'annexe A). Chaque partenaire municipal a envoyé le sondage en juin 2022 dans ses réseaux respectifs. Le sondage s'adressait spécialement aux artistes, mais nous avons invité les personnes à le faire circuler dans leurs propres réseaux. Pour cette raison, le nombre d'invitations est potentiellement sous-estimé, et nous ne pouvons pas suivre la trace de l'envoi au-delà des personnes avec lesquelles nous avons communiqué directement.

Le sondage s'adressait aux artistes de profession, quelle que soit leur discipline, qui, au moment de répondre au sondage :

- ▶ exerçaient, ou avaient exercé au cours des trois dernières années, une pratique créative;
- ▶ vivaient, ou avaient vécu au cours des trois dernières années, dans l'une des villes du projet.

Aucune définition d'« artiste de profession » n'a été donnée.



Dans chaque ville, voici combien de personnes ont été directement invitées à participer et combien de sondages ont été remplis :

Ville	Nombre d'invitations	Nombre de sondages remplis	Taux de réponse
Vancouver	3 125	168	5,4 %
Calgary	1 653	286	17,3 %
Toronto	915	97	10,6 %
Montréal	1 537	113	7,4 %
TOTAL	7 230	664	9,2 %

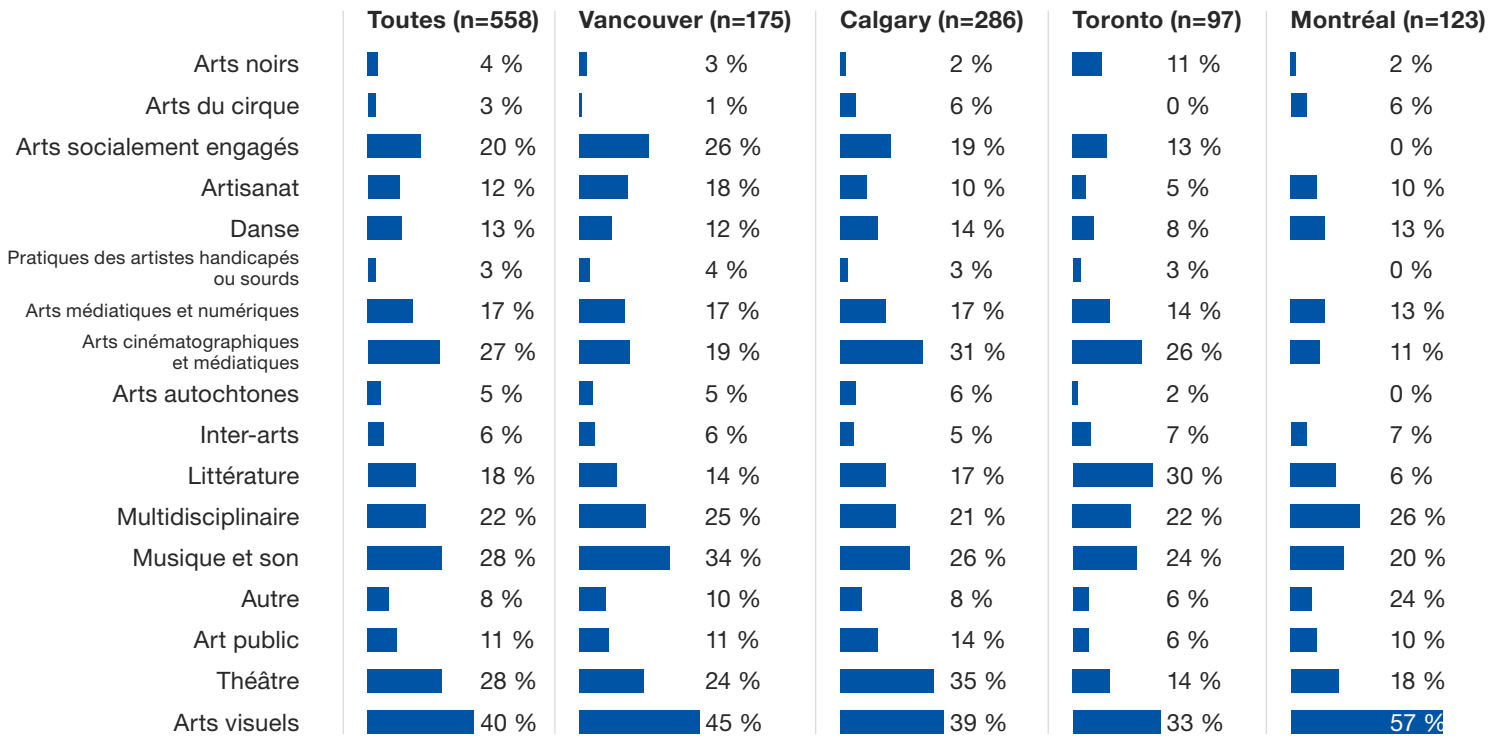
Nous avons demandé aux personnes sondées d'indiquer les trois premiers chiffres de leur code postal et, si elles avaient déménagé au cours des trois dernières années, leur lieu de résidence précédent. Comme la réponse était ouverte, les participantes et participants pouvaient fournir toutes sortes d'informations (code postal, nom du quartier ou d'une autre municipalité, etc.), si bien que nous pouvons mieux comprendre les déplacements éventuels à petite échelle. Nous pouvons également examiner plus discrètement les déplacements de population en fonction de l'identité, un plus pour comprendre les éventuelles barrières systémiques qui pourraient affecter certains groupes plus que d'autres.

Les informations recueillies grâce au sondage nous ont permis de constituer dans chaque ville deux groupes de discussion animés sur place (voir l'annexe A pour les biographies des animatrices et animateurs disponibles sous la forme d'un document téléchargeable séparément). Les conversations ont été organisées autour des trois principaux problèmes qui, dans chaque ville, selon les personnes interrogées, avaient un effet sur le lieu de travail et de résidence. Bien qu'il y ait des similitudes entre les quatre villes, il existe également des nuances au plan local. Grâce à ce processus, nous avons pu recueillir des expériences et des récits qui décrivent certains des problèmes complexes auxquels se heurtent les artistes.

Nous avons cherché à diversifier les disciplines artistiques et les identités au sein de chaque groupe et avons invité les personnes ayant manifesté leur désir de participer à garder cette diversité à l'esprit. Les discussions, qui ont duré 90 minutes, se sont déroulées sur Zoom, et les personnes présentes ont été rémunérées pour leur temps. Les particularités de chaque ville sont décrites dans les chapitres suivants. À l'issue des groupes de discussion, nous avons envoyé aux participantes et participants un lien vers un formulaire où noter leurs réflexions ou leurs commentaires de manière anonyme.

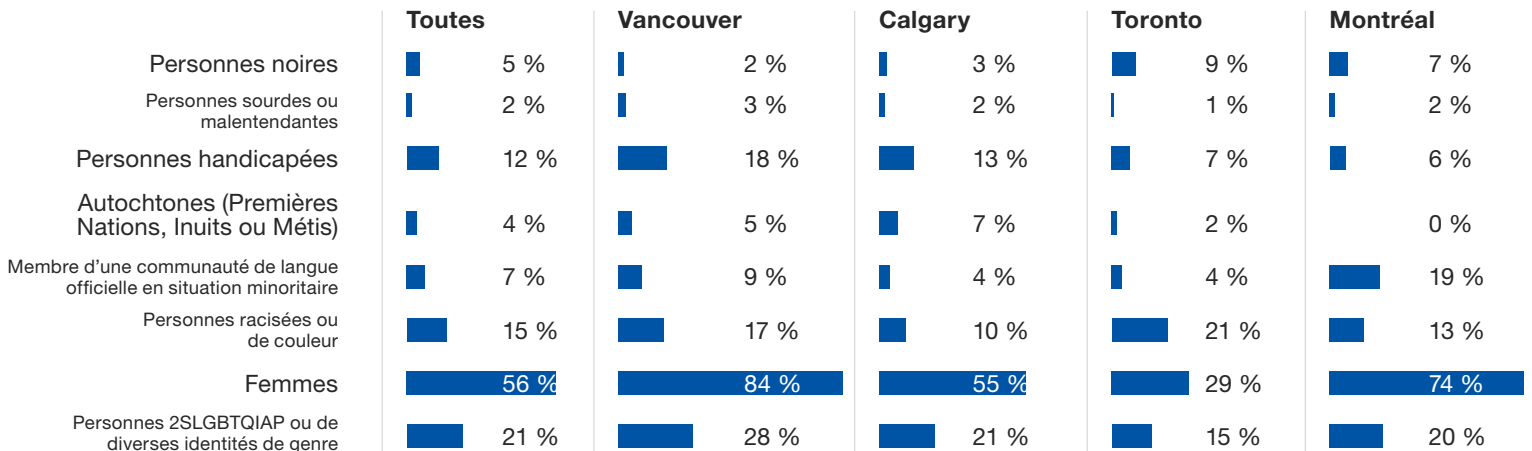
Profil des personnes sondées

De nombreux répondants ont indiqué plus d'une discipline, ce qui suggère que les artistes multidisciplinaires pourraient représenter un pourcentage plus élevé de personnes interrogées que ce qui est indiqué. Les résultats ci-dessous sont ventilés par ville. La discipline la plus courante était les arts visuels. Viennent ensuite le théâtre, la musique et le son, le cinéma, et les arts médiatiques.



La somme des pourcentages équivaut à plus de 100 %, puisqu'il était possible de choisir plus d'une discipline.

56 % des personnes sondées s'identifiaient comme femme, le groupe le plus important.



La somme des pourcentages équivaut à plus de 100 %, puisqu'il était possible de choisir plus d'une discipline.

ÉCHELLE NATIONALE



ÉCHELLE NATIONALE

Cette section offre un survol des principaux éléments ayant émergé des discussions. Nous avons rassemblé les points communs tout en donnant parfois des exemples locaux pour illustrer les différentes façons dont un problème peut se manifester. Il convient de souligner que l'absence d'exemples de chaque problème dans une ville ne signifie pas que les problèmes n'existent pas dans la ville en question. Au contraire, les exemples présentés tout au long du rapport servent de points de réflexion quant à la manière dont un problème peut se présenter dans un lieu donné, même s'il n'est pas explicitement cité dans cette ville.



PRINCIPAUX CONSTATS

Sans surprise peut-être, dans chaque ville, le coût de la vie trop élevé constitue l'une des trois premières raisons pour lesquelles les artistes ont quitté la ville ou envisagé de le faire. Les échanges avec les artistes sur le sujet et sur d'autres questions connexes nous ont permis de dégager quelques grandes tendances :

- ▶ L'accès à un logement et à un espace créatif à prix abordable est difficile. On nous a fait remarquer que la notion de « logement abordable » renvoie au « strict minimum », c'est-à-dire, « avoir un toit au-dessus de la tête ». Certaines expériences montrent qu'un logement dit « abordable » n'est pas pour autant adéquat, propre ou sécuritaire.
- ▶ Les rénovictions – lorsque les propriétaires chassent les locataires pour faire des rénovations – s'observent aussi dans le cas des espaces créatifs.
- ▶ Les subventions qui couvrent le strict minimum nécessaire pour subsister sont inadéquates et ne reflètent pas l'augmentation du coût de la vie ou l'inflation. Autrement dit, les artistes ne peuvent pas épargner pour la retraite, et elles et ils sont nombreux à devoir se tourner vers d'autres activités pour gagner leur vie. Bien que certaines de ces activités soient liées à l'art (comme l'enseignement), elles réduisent le temps consacré à la création artistique. Dans le contexte de la pandémie, l'obtention de la Prestation canadienne d'urgence (PCU) a permis à bon nombre d'artistes de comprendre ce qu'est un revenu de subsistance et a révélé à quel point il leur était difficile de joindre les deux bouts. Cette réalité les incite à envisager sérieusement l'abandon total de leur pratique artistique.
- ▶ Les artistes attendent des organismes de soutien aux arts qu'ils leur fournissent des ressources et de la formation, et pas seulement pour la rédaction des demandes de subvention. Le secteur a un besoin accru d'éducation sur des questions comme les droits des locataires (de logements et d'espaces créatifs) et les règles de l'ARC sur les subventions.
- ▶ Le type d'art créé est en partie déterminé par des facteurs qui échappent au contrôle des artistes. La culture corporatiste des villes a un effet sur l'esthétique générale des catégories d'art valorisées. La grandeur et la qualité des espaces offerts aux artistes sont un autre facteur majeur qui influence les types d'œuvres créées.
- ▶ Le racisme et d'autres formes de discrimination croisées persistent dans le milieu. Ces problèmes se manifestent de différentes manières, notamment par une discrimination flagrante dans l'espace public, par la marginalisation, entre autres, de certaines pratiques artistiques ou œuvres individuelles qui sont considérées comme mésadaptées à un large public, et par le fait que l'inclusion dite de façade entre en jeu dans la commande d'œuvres auprès des artistes.

Voilà qui montre bien à quel point il est difficile pour les artistes de subsister et d'exercer leur métier dans les quatre plus grands centres urbains du pays, ce qui rend leur choix d'y rester difficile à justifier.



DISCUSSIONS

Villes, communautés et pratiques créatives

Pour les artistes, en particulier les personnes issues de l'immigration qui n'ont jamais vécu ailleurs au pays, les centres urbains sont parfois un moyen d'être près de sa communauté. Un artiste de Vancouver nous a confié que « l'idée d'immigrer à nouveau, de recommencer dans un lieu complètement nouveau est très effrayante ». Cependant, même les artistes nés au Canada – que ce soit en raison du coût de la vie, de l'esthétique générale de la ville ou du manque de temps consacré à la création – rencontrent toutes et tous des problèmes qui nuisent à leur capacité de poursuivre une carrière artistique. Une personne du milieu littéraire vivant et travaillant à Vancouver a décrit la situation ainsi :

« Même si j'ai assez de chance pour obtenir [des subventions], je dois consacrer de plus en plus de temps à des projets secondaires et à du travail à la pige plutôt qu'à ma propre création... J'ai voulu essayer la pige pour me donner du temps et de la flexibilité afin de me consacrer à mon art, mais je ne sais pas si je vais y arriver avec le coût de la vie. Et comme je peux travailler de n'importe où, je me demande ce que je fais à Vancouver. »

Les lieux où les artistes peuvent travailler – en ville ou non – influencent les lieux où ces derniers peuvent vivre. Qu'il s'agisse de la distance entre le domicile et le studio de répétition ou de l'entreposage des œuvres et des outils nécessaires à leur pratique, le logement et l'espace de création sont souvent deux questions étroitement liées. Par exemple, les artistes qui n'ont pas les moyens de se payer un espace de création

peuvent utiliser leur logement à cette fin. Mais cela signifie que l'espace doit être suffisamment grand (ce qui coûte plus cher), sans oublier que leur pratique peut déranger les personnes qui habitent sous le même toit. Même les types d'œuvres sont limités par l'espace de création et d'entreposage disponible. En ce qui concerne le logement, il ne s'agit pas seulement de disponibilité, mais aussi de qualité et de sécurité. Une personne de Toronto a été très claire à ce sujet : « Nous pensons souvent au strict minimum. C'est un toit au-dessus de sa tête, ce qui est un début, mais il faut aussi voir l'endroit comme un espace de travail et penser à l'état des lieux. Est-ce que c'est propre? » Dans cette optique, le débat ne porte plus seulement sur le logement abordable au sens large ou sur le nombre d'unités disponibles, il concerne aussi la question de la solidité structurelle des bâtiments, de la sécurité et de la capacité d'accueillir des locataires. On comprend vite que de mauvaises conditions de vie influenceront la santé mentale des artistes et, par conséquent, leur capacité de créer. Les « rénovictions » (lorsque les propriétaires chassent les locataires pour faire des rénovations) compliquent encore la recherche d'un logement adéquat. Une personne de Montréal a décrit les conséquences de cette pratique sur sa santé mentale et sur son sentiment d'appartenance à la communauté :

« Les rénovictions [que j'ai vécues] ont occupé tout mon esprit. Il ne s'agit pas seulement d'un avis écrit, c'est un processus qui s'étend sur des mois et des mois. Et puis vous recevez un deuxième avis... Ça vous ronge. On a l'impression d'être un simple pion. Quand je vais dans mon ancien quartier, je ressens un malaise. J'ai l'impression de ne pas être à ma place. Et je me demande comment le nouveau propriétaire, une entreprise, a pu causer ce sentiment. »

Il est d'autant plus difficile d'avoir à déménager de force qu'à de nombreux endroits, rien n'empêche la ou le propriétaire d'augmenter considérablement le loyer par la suite. Bien qu'un contrat de location puisse comporter une limite annuelle

d'augmentation,¹ les propriétaires ont le champ libre entre deux locataires. Et, comme l'a souligné une personne de Vancouver au sujet d'un espace de répétition loué pour environ 1 100 \$ par mois, les espaces de création font eux aussi l'objet de rénovictions. « Dès que nous quitterons cet espace, on le séparera en deux parties qui seront chacune louées 1 000 \$ [par mois] ». On comprend facilement pourquoi ce type de rénovations influence aussi les endroits où les artistes se sentent accueillis et inclus.

Si le coût de la vie et le travail expliquent en partie le fait que les artistes soient plus ou moins bienvenues et bienvenus dans certains secteurs des quatre villes, l'inclusion est un processus beaucoup plus complexe et étendu dans le temps. Dans chaque ville, nous avons entendu différents témoignages sur le racisme, l'homophobie et d'autres formes de discrimination dont les artistes sont victimes dans la vie et au travail. Si les années de pandémie ont provoqué une vague de discussions sur le racisme systémique dans le milieu artistique en particulier, le secteur continue de lutter contre les nombreuses manifestations de ce phénomène. La discrimination – systémique ou autre – persiste également dans d'autres aspects de la vie des artistes, influençant les endroits où il est possible (et souhaitable) de vivre et de travailler. Dans le chapitre consacré à Toronto du présent rapport, deux artistes racontent comment leur expérience de la discrimination – et même de confrontations violentes avec leur voisinage et leurs communautés locales – a joué sur leur choix de lieu de résidence. À Calgary, une personne entend souvent des amies et amis parler du racisme et de la transphobie dans la ville comme d'un « gros problème... C'est devenu violent, et c'est encore pire pour les personnes appartenant aux deux groupes. Je connais des personnes qui se sont fait tirer dessus avec des pistolets à billes simplement pour avoir été à l'extérieur d'un bar queer ». Elle explique également que les membres de sa communauté s'envoient des messages pour dire « n'allez pas dans tel bar tel jour parce qu'il a été pris pour cible par tel ou tel groupe ». Enfin, elle croit que pendant la pandémie, le racisme et l'hostilité à l'égard des personnes homosexuelles se sont intensifiés de la part des groupes anti-vax et anti-masques : « En marchant avec des personnes racisées sur Steven Avenue, nous aurions certainement dû faire demi-tour, parce que nous sentions que la confrontation était possible. Et on ne peut pas cacher qu'on est une personne racisée ou queer, ça se voit sur nos corps. Le simple fait de porter un masque est source de controverse dans certains quartiers de la ville. » Et si le secteur artistique s'est attaché à mieux soutenir les artistes noirs en particulier, et les artistes de couleur en général, cela « ne s'est pas fait sans susciter un certain ressentiment de la part des artistes établis de la communauté. »

Il est évident que le contexte de vie et de travail des artistes est complexe et profondément nuancé. En élargissant la vision de la pratique artistique des organismes de soutien aux arts pour prendre en compte plus globalement la vie des artistes – non seulement leur production artistique, mais aussi leurs conditions

de vie et de travail, le coût de la vie, la durabilité de leur pratique, etc. – nous serons mieux à même de soutenir les artistes dans leur carrière et leur pratique et de plaider pour de meilleures conditions de vie et de travail.

COVID-19, valeur de l'art et avenir meilleur

Il n'est pas surprenant que la pandémie ait eu de lourdes conséquences pour les artistes et leur pratique. Il ne faut peut-être pas s'étonner non plus que pour beaucoup, la PCU ait constitué une aide financière indispensable. Celle-ci représentait même une augmentation par rapport à un revenu d'artiste d'avant la pandémie. À Calgary, une personne a déclaré : « C'était la première fois que je pouvais me consacrer pleinement à mon art... Ma productivité a été excellente durant la COVID. J'ai écrit une pièce au complet, j'ai commencé à écrire pour d'autres compagnies de théâtre, et je n'aurais jamais pu me concentrer sur ce travail si j'avais dû jongler avec les emplois que j'avais à l'époque pour payer les factures. » De même, une personne (photographie) avec laquelle nous avons discuté a déclaré que « [la pandémie] m'a permis de me ressaisir, de me recentrer et de restructurer mon entreprise pour me concentrer principalement sur les arts. Ça m'a donné le temps de réfléchir à ce qui était le plus important dans mon travail d'artiste et propriétaire d'entreprise ».

En revanche, des artistes ont noté que la pandémie avait également amené le grand public à se questionner sur sa façon de consommer du contenu et de s'engager. Une personne du monde du théâtre s'est inquiétée des conséquences à long terme du passage à des modes virtuels de diffusion de contenu sur le comportement du public : « On a entre autres découvert que si ce n'est pas gratuit, les gens ne regardent pas... on a commencé à faire comme Netflix avec le théâtre numérique, en ce sens qu'on n'achète pas une pièce à la fois. » Cette réflexion rejoint les conversations de Calgary, où une personne a évoqué de différentes manières ce que cela signifie d'accorder de la valeur aux arts. Qu'il s'agisse de démontrer les contributions des arts à la construction des communautés et des villes, de la façon dont on parle (ou non) des arts dans les médias ou des notions de ce qui constitue un travail « professionnel », la pandémie a exacerbé les luttes perpétuelles du secteur pour définir sa valeur. Comme l'a dit une personne à Montréal, l'art donne un sens au monde et nous montre comment « tout est lié ».

Le manque de compréhension de la valeur des arts par le public peut amener les artistes à remettre en question leur métier. Les artistes, ayant fait l'expérience de gagner un revenu de base grâce à la PCU et ne disposant pas d'un revenu suffisant pour épargner en prévision de la retraite commencent à envisager de quitter le secteur et se préparent même à un changement de carrière. Une telle décision se résume en quelque sorte à une question de santé et de bien-être – les artistes ne bénéficient généralement pas de prestations de santé, et le stress et

¹ En Ontario, « les nouveaux bâtiments, les ajouts à des bâtiments existants et la plupart des nouveaux appartements en sous-sol qui sont occupés pour la première fois à des fins résidentielles après le 15 novembre 2018 sont exemptés du contrôle des loyers ». Extrait de « Augmentations des loyers résidentiels », Gouvernement de l'Ontario. Consulté le 2 novembre 2022. Voir le chapitre sur Toronto de ce rapport.

l'anxiété causés par la précarité d'emploi et un faible revenu affectent grandement la santé mentale. Comme l'a décrit une personne de Toronto, « je suis responsable de toutes mes dépenses de soins de santé, et mon revenu ne me permet pas de couvrir tous mes besoins, alors je dois faire des choix ». De même, dans le contexte plus large de ce projet de recherche, les lieux où les artistes peuvent vivre et travailler ne constituent pas nécessairement des environnements sécuritaires et sains. Des expériences de violence à la remise en question de ce qui constitue le « strict minimum » en matière de logement, il y a de nombreux effets délétères sur la santé et le bien-être du fait de ne pas pouvoir vivre ou travailler où on le souhaite lorsqu'on est artiste. Par conséquent, dans les groupes de discussion, l'impression générale était que les revenus plus élevés et les autres avantages sociaux souvent offerts dans d'autres secteurs étaient la clé d'un mode de vie plus sain et plus stable.

Organismes : responsabilisation et cheminement professionnel

Bon nombre d'artistes, bien sûr, occupent des fonctions administratives ou travaillent dans le domaine des arts à temps plein en plus. Plusieurs participantes et participants avaient un double point de vue, de l'intérieur et de l'extérieur, sur les organismes artistiques. En tant qu'acteurs majeurs du secteur, ces derniers emploient des artistes ou leur fournissent des services et œuvrent à défendre les intérêts des communautés artistiques. Pourtant, dans chaque ville, plusieurs des thèmes soulevés pointaient vers plus de responsabilisation, de toutes sortes de manières, de la part des organismes et des cultures organisationnelles. Les discussions ont mis en évidence certains moyens par lesquels les organismes de soutien aux arts peuvent contribuer à modifier les structures et les pratiques conventionnelles tout en veillant à leur propre transparence et à leur propre responsabilisation.

L'un des principaux thèmes était le désir des artistes de voir les organismes rendre davantage de comptes sur l'allocation de leurs subventions et la rémunération versée aux artistes. Les festivals de musique ont été cités comme des exemples d'organismes qui versent souvent un cachet de représentation

aux musiciennes et musiciens, mais qui ne rémunèrent pas les répétitions. Cette approche axée sur l'art en tant que produit ne tient pas compte de tout le travail investi par les artistes dans la création des œuvres, ce qui renforce la précarité du travail à la pige par rapport au travail sous contrat. Une personne a évoqué la question des festivals qui paient très cher des artistes de renommée internationale alors que les artistes locaux ne sont pas bien payés. Les « têtes d'affiche » ont beau être essentielles pour attirer le public et obtenir une couverture médiatique, de tels écarts dans les cachets témoignent du peu d'estime et de valeur accordée aux talents locaux, ce qui contribue à précariser les carrières.

Au-delà des problèmes liés aux revenus et aux festivals de musique, l'exemple ci-dessus montre également comment les cultures organisationnelles peuvent normaliser des pratiques néfastes qui empêchent les personnes de jouir d'une sécurité financière et même de progresser dans leur carrière. À Calgary, une personne a parlé des obstacles que posent les cultures organisationnelles pour les artistes et la main-d'œuvre artistique qui émergent ou se trouvent en milieu de carrière et souhaitent progresser :

« Dans les cinq dernières années environ, les grandes compagnies qui ont eu à recruter une nouvelle direction artistique ont toutes fait venir quelqu'un de l'extérieur de Calgary. Moi qui travaille dans l'administration et la direction artistique, je me demande comment je peux progresser dans le monde du théâtre alors que les gens qui occupent ces postes importants sont amenés de l'extérieur. J'ai l'impression de devoir aller ailleurs pour avoir ma chance. »

Le sentiment exprimé ici est que les organismes – les grandes entreprises en particulier – ont la possibilité d'encadrer les personnes travaillant dans des entreprises plus petites ou même les artistes indépendants dans le cadre de leur développement de carrière. C'est également un point qui a été soulevé tout au long de la pandémie, en particulier en ce qui concerne la diversité dans les organismes. Les chapitres de ce rapport sur Toronto et Montréal traitent davantage de la difficulté persistante des organismes à promouvoir la diversité et de certains processus organisationnels qui renforcent la discrimination.



LOCAL AVANT TOUT

Les chapitres suivants présentent le résultat des discussions par ville. Il s'agit d'une mosaïque des expériences, idées et problèmes dont les artistes nous ont fait part. On constate, bien sûr, des similitudes entre villes. Par exemple, une personne de Vancouver a décrit son art comme étant « très expérimental », ce qui l'empêchait d'obtenir des contrats dans les petites collectivités. Les villes donnent donc un accès important à des publics et à des réseaux absents des petites localités. Cependant, certaines caractéristiques de la vie d'artiste sont propres à une seule ville. Et même lorsque le problème est commun à plusieurs villes, nous avons constaté que le contexte local faisait apparaître des particularités qui apportaient chacune un angle nouveau. Dans chaque chapitre, nous avons fait l'effort d'établir des liens entre les villes, ce qui révèle la gravité de certains problèmes auxquels les artistes font face dans l'ensemble du pays, tout en illustrant les domaines dans lesquels les organismes de soutien aux arts pourraient envisager une plus grande collaboration sur des questions en particulier.

VANCOUVER

« *La subsistance devrait permettre de subsister.* »



Profil des personnes interrogées

Nous avons reçu 175 réponses de la part de la communauté artistique de Vancouver. Afin de mieux comprendre les perspectives et les situations des personnes interrogées, nous leur avons demandé si elles avaient déménagé au cours des trois dernières années. Environ 28 % d'entre elles ont indiqué que c'était le cas, y compris celles qui se sont installées en ville, qui ont changé de quartier ou qui ont quitté la ville. Les personnes qui n'avaient pas déménagé au cours des trois dernières années ont ensuite été invitées à indiquer si elles envisageaient de le faire, ce à quoi environ 29 % ont répondu oui et environ 23 % ont dit ne pas savoir.

Nous avons articulé les discussions (à dix personnes) autour des trois raisons les plus souvent invoquées pour expliquer un déménagement passé ou possible :

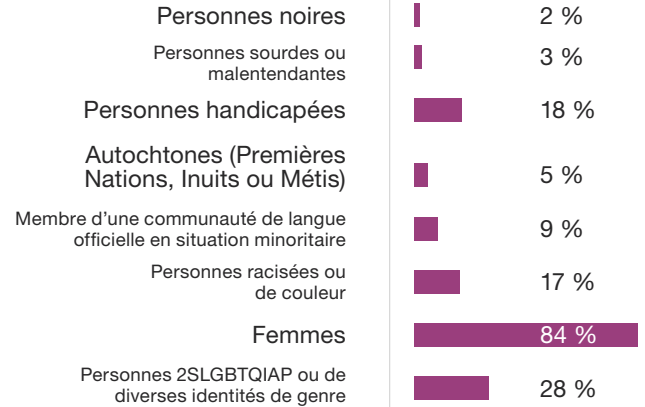
- ▶ Le coût de la vie est ou était trop élevé.
- ▶ Je ne recevais pas d'aide financière adéquate.
- ▶ Je voulais un meilleur accès à des espaces de création et de répétition abordables.

PRINCIPAUX CONSTATS

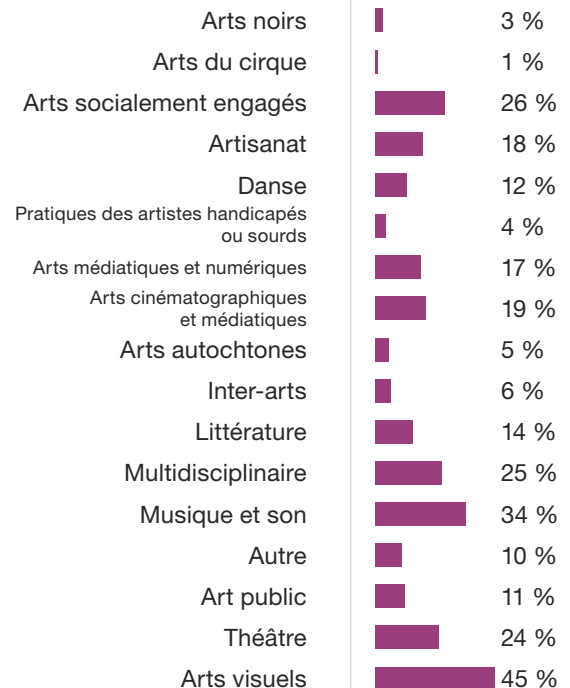
Les discussions ont été animées par Kenji Maeda, directeur général de la Greater Vancouver Professional Theatre Alliance et consultant en arts et culture. Elles nous ont permis d'apprendre trois choses essentielles sur l'expérience des artistes en ville :

- ▶ L'esthétique générale de la ville influence négativement les types d'exploration artistique que les artistes estiment pouvoir mener dans leurs communautés. La culture corporatiste domine le développement communautaire dans les cercles artistiques.
- ▶ À cause du coût de la vie, les artistes hésitent à fonder une famille. Elles et ils envisagent d'élever des enfants ailleurs qu'en ville.
- ▶ L'idée que l'augmentation du cachet des artistes dans les budgets de demande de financement aurait un effet délétère est répandue, ce qui a eu pour conséquences de faire stagner les cachets.

Vancouver



Vancouver (n=175)





DISCUSSIONS

Pas de place pour progresser : logement et espace créatif

À Vancouver, la question du logement était sur toutes les lèvres. À Toronto, c'est plutôt le zonage qui était au cœur des discussions. Les artistes de Vancouver ont expliqué que les espaces zonés comme des lieux de travail leur permettaient de déduire un pourcentage plus important de leur loyer. Elles et ils ont également parlé de bâtiments dans lesquels des studios existaient à l'origine, mais qui ont ensuite disparu, ce qui donne l'impression que des entreprises et des sociétés de gestion immobilière qui ne sont peut-être même pas établies au Canada – ni à Vancouver – prennent des décisions strictement en fonction du retour sur investissement ou sur des responsabilités légales. Les artistes estiment que ces décisions sont prises sans égard à la contribution des espaces créatifs, à la qualité de vie des résidentes et résidents et à la capacité des artistes de gagner leur vie. Comme solution de rechange, il a été suggéré d'impliquer dans la prise de décisions les personnes vivant dans le bâtiment afin de sécuriser l'espace créatif et de faire en sorte que la qualité de vie de la communauté locale demeure au centre des préoccupations.

Deux des artistes étaient en couple et vivaient ensemble. Selon ces personnes, la vie à Burnaby ou à Surrey ne coûte pas beaucoup moins cher. De plus, s'éloigner de la ville les couperait de la scène artistique de Vancouver, de leurs réseaux et des endroits où il est possible de travailler. De plus, les déplacements entre le travail et la maison (ainsi que la scène artistique de la ville) seraient beaucoup moins faciles et coûteraient environ la même somme. En songeant à l'avenir, l'une de ces personnes a déclaré : « Je ne sais pas combien

de temps encore nous pourrions rester à Vancouver, ou même en périphérie, car si nous voulons fonder une famille, si nous voulons un jour devenir propriétaires, nous savons très bien que cela n'arrivera pas ici. » Des sentiments similaires ont été exprimés à Toronto, où une personne et sa famille ont quitté la ville pour de bon, de même qu'à Montréal, où les craintes de déménager continuellement pour des résidences ou pour des logements plus abordables sont perçues comme perturbant la vie des enfants. Dans le domaine des arts visuels en particulier, une personne de Vancouver a noté qu'un style de vie nomade peut être assez courant compte tenu du mode de fonctionnement des résidences. Cependant, la pratique des arts visuels peut empêcher les déménagements si le déplacement d'œuvres de grande taille comme des peintures ou des sculptures est impossible. Et, comme à Montréal, il faut parfois louer un espace d'entreposage pour les grandes œuvres, ce qui engendre des coûts supplémentaires.

Quant à l'espace créatif hors logement, les points de vue recoupent ceux des autres villes. Les artistes craignaient surtout de perdre leur espace actuel, même si ce dernier ne répondait plus à leurs besoins. Une personne de la scène musicale a raconté qu'elle avait été expulsée d'un local de répétition qu'elle louait depuis 10 ans parce que la ou le propriétaire voulait passer à des locations horaires, beaucoup plus payantes que les locations mensuelles. Ainsi, comme nous l'avons vu dans la section sur Montréal, les rénovictions ne sont pas l'apanage du secteur résidentiel. Elles touchent aussi les espaces créatifs.

Les artistes de Vancouver ont également soulevé des inquiétudes quant à l'esthétique de la ville et à la qualité des espaces de création. L'un des groupes en particulier a fait le lien entre l'esthétique corporatiste et « polie » de la ville et l'absence d'une « ambiance bohème et artistique ». Pour ces personnes, cela signifie qu'il est très difficile d'entrer en contact avec d'autres artistes pour créer un sentiment de communauté, inspirer et collaborer. Même les types d'espaces créatifs offerts sont décrits comme problématiques.

Une personne a parlé de sa participation à un festival où les artistes ouvrent leurs ateliers au public. Lors de ce festival, elle a remarqué que les espaces dans lesquels travaillent bon nombre d'artistes n'étaient pas conformes aux normes : « Il n'y a pas de lumière. C'est déprimant. C'est dégueulasse... C'est comme ça que les gens essaient de s'en sortir, est-ce qu'on ne peut pas avoir une qualité de vie égale? » Ainsi, le groupe estime que l'esthétique globale de Vancouver « écrase l'esprit créatif ».

Une autre personne a évoqué un moyen possible de résoudre certains des problèmes auxquels sont confrontés les espaces créatifs à Vancouver, en décrivant la location de bâtiments auprès de la ville comme « la seule façon » pour les personnes qui gèrent des espaces créatifs de faire leur travail. Le bail qu'un organisme signe avec la ville est de 17 ans, ce qui leur assure une stabilité à long terme en leur permettant de prévoir les coûts. Il a été dit de ce modèle que « la ville aide d'une manière ou d'une autre », ce qui est un indicateur fort de la manière dont les gouvernements municipaux peuvent mieux soutenir les arts en ne laissant pas la gestion de la propriété aux entreprises à but lucratif (dont la priorité est d'augmenter les revenus) ou aux organismes sans but lucratif (qui peuvent manquer de ressources pour gérer l'espace et assurer l'entretien et l'amélioration). Au lieu de cela, les espaces appartenant à la ville et loués à des organismes pourraient contribuer à assurer la longévité et la permanence des arts dans diverses communautés.

En ce qui concerne l'offre de logements et d'espaces de travail, les artistes ont souligné que même l'accès à des espaces à prix réduit leur étant réservé était soumis à un plafond de revenu, ce qui contraint les gens à vivre dans la pauvreté et « décourage le succès ». Les artistes ont parlé de la nécessité de repenser les conditions d'accès aux logements subventionnés ou à loyer réduit. Une façon intéressante d'aborder certains des effets observés sur le logement et les espaces créatifs est apparue lorsque les participantes et participants ont commencé à parler des contraintes imposées par la ville aux promoteurs immobiliers quant à la proportion des projets devant être consacrée à l'art public (ce qui existe également dans d'autres municipalités). Cependant, elles et ils estiment que cette mesure rate sa cible, puisqu'une partie de l'espace réservé à l'art public devrait en fait être consacrée à des studios ou à des logements pour les artistes. On pourrait alors créer des résidences à long terme dans des bâtiments où les œuvres des artistes seraient intégrées à l'espace et même à l'ensemble de la ville. En suivant cette idée, on constate que la politique peut simultanément aider les artistes à se loger et encourager les espaces créatifs et la création d'œuvres pour le public.

Journées trop courtes : temps alloué à son art

Les artistes de Vancouver sont celles et ceux qui ont parlé le plus du temps consacré à l'art ou à d'autres activités. Une personne de la scène musicale nous a parlé d'un groupe avec

lequel elle avait enregistré des albums et fait des tournées, et qui s'est séparé à cause de l'augmentation des dépenses personnelles. Pour pouvoir assumer ces dépenses élevées, les membres du groupe ont rejoint l'industrie cinématographique. Cette personne a expliqué qu'elle était restée à Vancouver et dans l'industrie cinématographique parce que, malgré les difficultés, elle essayait d'utiliser ses revenus pour « lancer des projets créatifs ». Et, comme l'ont souligné bon nombre d'artistes, être à Vancouver signifie s'entourer d'autres personnes créatives – car la ville abrite des réseaux et des communautés de plus grande taille que les régions plus petites –, alors il faut y rester pour percer.

Cette personne a aussi évoqué les conséquences de l'industrie cinématographique sur sa santé mentale. Elle a évoqué ses nombreuses journées de 15 à 18 heures sans pause, un travail énorme jour après jour. Pour compenser, elle espace les longs contrats pour se consacrer à la musique, ce qui l'aide à préserver sa santé mentale. Ces pauses non rémunérées sont financées par les économies réalisées grâce aux contrats de cinéma. Cependant, ces périodes de créativité – qui sont essentielles à sa santé mentale – ne sont pas toujours possibles, car l'épuisement professionnel la rend « complètement oisive... Je n'écris pas de chansons, je ne travaille pas sur mes paroles, je n'ai pas d'idées créatives. Je ne veux pas que cela arrive, je ne veux pas me réveiller un jour et me dire que je ne suis plus artiste, que je travaille pour des gens qui le sont ». Et pourtant, elle ajoute : « Je suppose que c'est un peu la situation dans laquelle je me trouve. » Pour donner un autre cadre à cette question, une personne (artiste de la relève), qui avait récemment quitté la région du Grand Toronto pour s'installer à Vancouver, s'est avouée sceptique quant à la viabilité de son choix de carrière : « J'ai obtenu mon diplôme [d'études postsecondaires] l'an dernier... Je n'ai pas beaucoup d'énergie pour travailler sur mes propres écrits ces jours-ci, et je n'ai pas voulu prendre le risque de perdre mon emploi... »

Une autre personne musicienne avec qui nous avons discuté est arrivée au Canada il y a neuf ans. Elle a d'abord vécu à Toronto, où elle a intégré la scène locale en faisant de la musique de rue et en se produisant dans des festivals. Elle a ensuite déménagé à Vancouver pour étudier la musique et obtenir un diplôme. Pour financer ses études, elle a commencé à enseigner. Or, plus elle étudiait et enseignait, moins elle avait de place pour la pratique de la musique et les concerts. Comme elle l'a évoqué, « mon but était de vivre de la musique, mais j'ai fini par étudier et enseigner ». Comme beaucoup d'artistes avec lesquels nous avons discuté et qui enseignent également, elle trouve que ce métier, c'est « très gratifiant et c'est quelque chose de magnifique, et j'aime inspirer mes élèves et les voir grandir ». Toutefois, cela signifie au bout du compte qu'elle ne gagne pas sa vie comme artiste. Pour y remédier, elle a choisi une plus petite ville où il lui semble plus facile de vivre et de travailler en tant qu'artiste, ce qu'il n'était pas possible de faire à Vancouver, en parallèle de ses études supérieures.

Avant de passer à la partie consacrée aux revenus, nous souhaitons insister sur un commentaire qui porte à la fois sur le logement, le temps consacré à des activités autres que la création et les revenus : « Je consacre plus de temps et d'efforts à enseigner pour gagner de l'argent de manière constante et régulière, plutôt qu'à donner des concerts, qui procurent des revenus irréguliers et incertains. J'ai sérieusement envisagé d'interrompre ma pratique pendant un certain temps et de trouver un emploi de jour avec un salaire décent pour pouvoir être admissible à un prêt hypothécaire. »

Le pouvoir de l'argent : revenu et valeur du travail

Le thème sous-jacent à toutes les questions abordées est celui du manque de revenus associés à une carrière artistique à temps plein. Une autre personne musicienne a indiqué avoir commencé sa carrière en jouant dans la rue. Elle s'est étendue sur les revenus qu'elle tirait de ce travail et sur la perception qu'avaient les Vancouverois de ce qu'est un artiste de rue, tout au long de sa carrière : « J'ai eu la chance de passer un an à La Nouvelle-Orléans en tant qu'artiste. C'était difficile, mais on pouvait facilement aller au coin d'une rue avec une ou un ami et gagner 100 ou 150 dollars par jour. Tout simplement parce que c'est une ville de musique où on respecte les artistes. À Vancouver, si on envisage de faire la même chose, on se fait traiter comme une personne qui mendie, peu importe son talent. » Cette expérience met en évidence des problèmes plus profonds et persistants dans le domaine concernant la perception des artistes par le public, la façon dont les artistes gagnent leur vie et la valeur des arts pour la communauté. La personne a aussi évoqué les cachets qui stagnent dans le secteur des arts de la scène : « Lorsque j'ai commencé à jouer dans des groupes dans les années 1990, je recevais généralement entre 100 et 150 dollars par concert. Aujourd'hui, en 2022, je touche la même somme. Les salaires n'ont pas changé. À l'époque, le budget était serré, mais il était plus facile de vivre. On pouvait tout juste gagner sa vie en faisant de la musique. Aujourd'hui, c'est tout simplement impossible. »

Les artistes ont également indiqué que les mêmes organismes les emploient année après année pour divers projets, mais que leur rémunération n'a pas augmenté : « Nous gagnons la même chose qu'il y a 10 ans. » D'après leurs calculs, leur salaire est inférieur au salaire minimum. Malheureusement, les organismes interrogés sur la question ont évoqué leur crainte de ne pas obtenir de subventions si les salaires et les cachets pour les artistes représentaient une part trop importante du budget du projet. Pour résoudre ce problème, les artistes ont déclaré qu'il fallait discuter davantage avec le public et informer ce dernier de ce qui influe ou non sur l'évaluation des subventions, en particulier sur les cachets. On peut affirmer que ces réflexions sont importantes dans toutes les villes.

Le montant des subventions ne tient pas compte de l'inflation ou d'autres augmentations des dépenses, ce qui constitue l'une des limites des modèles actuels de subventions pour les particuliers. Les subventions « de subsistance » comme celles évoquées à Calgary ne reflètent pas la réalité du coût de la vie, en particulier dans les grandes métropoles comme Vancouver. Et comme les artistes de Calgary, celles et ceux de Vancouver aimeraient avoir différentes options de versement des subventions (par exemple, sous forme de salaires mensuels). De plus, le temps passé à rédiger des demandes, en plus d'empiéter sur le temps de création, renforce la précarité. Une personne a cité Kathleen Speakman, grande travailleuse et militante des arts qui lui a « dit un jour que si le temps que les artistes passent à rédiger des demandes était consacré à la création, la société en serait complètement transformée ». En effet, ce constat fait écho à d'autres réflexions entendues sur la nécessité d'offrir plus de formations sur la rédaction de demandes, ce qui pourrait être vu comme un plaidoyer pour la simplification du processus d'octroi. Dans de nombreux cas, le montant des subventions ne couvre pas la totalité d'un projet ou des coûts d'exploitation d'un organisme (parce qu'il est trop faible ou parce que des restrictions limitent la part d'un projet qu'une subvention peut couvrir), ce qui nuit directement au temps que les artistes consacrent à la création. Voilà qui fait écho au désir exprimé par certaines et certains d'avoir accès à une sorte de programme de fonctionnement pour les artistes qui travaillent en solo. Bien sûr, toutes les personnes consultées s'entendent pour dire qu'il est nécessaire de continuer à plaider en faveur d'un revenu de base.

Pour les organismes, les questions budgétaires gravitent autour des attentes relatives à la part de leur budget qui devrait être consacrée à l'aspect administratif. Comme nous l'avons déjà mentionné, certaines perceptions (fondées sur les exigences actuelles des organismes de soutien aux arts ou sur des hypothèses tirées de leurs expériences) indiquent que si les coûts administratifs sont élevés pour un projet (par exemple, salaires plus élevés), l'évaluation de la subvention s'en trouvera affectée, si l'on considère le pourcentage du budget global consacré à l'aspect administratif. Que les subventions soient utilisées pour le projet ou l'exploitation, il a été dit que les organismes de soutien aux arts devraient se préoccuper de verser un salaire et un cachet suffisant aux artistes et aux travailleuses et travailleurs du milieu, au lieu de se focaliser sur les pourcentages des budgets consacrés à l'aspect administratif. En parallèle, la personne ayant cité Kathleen Speakman l'a évoquée à nouveau pour dire ce qu'elle pensait des subventions, en particulier que ces dernières « seraient mieux distribuées par un système de tirage au sort, puisque c'est ainsi que les membres du jury sont choisis de toute manière. Ainsi, notre temps serait consacré à l'art et non aux subventions ». Cette idée est effectivement intéressante et pertinente, car elle résout certains problèmes liés à l'évaluation des subventions, comme la partialité.

CONCLUSIONS

Dans l'ensemble, les artistes de Vancouver ont du mal à expliquer ce qui les pousse à rester dans la ville. Pour certaines et certains, c'est là que se trouve leur communauté. C'est ce qu'ont affirmé deux artistes ayant immigré ici et dont la vie à Vancouver représente la seule expérience au Canada. L'une de ces personnes nous a confié que « l'idée d'encore immigrer et de recommencer dans un environnement complètement nouveau fait très peur ». Mais même les artistes originaires du Canada et de Vancouver rencontrent plusieurs problèmes qui influencent leur expérience de la ville et leur capacité à poursuivre une carrière artistique, qu'il s'agisse du coût de la vie, de l'esthétique urbaine ou du manque de temps pour la création. Bien que certaines formes d'art obligent peut-être les artistes à vivre dans la ville – un artiste a parlé de son art « très expérimental » qui l'empêchait d'obtenir des contrats dans les petites collectivités –, ce n'est pas le cas pour d'autres formes d'art.

CALGARY

« Le travail [de Calgary Arts Development] est héroïque, mais il ne permet pas de surmonter les obstacles culturels auxquels Calgary est confrontée. »



Profil des personnes interrogées

Nous avons reçu 286 réponses de la part de la communauté artistique de Calgary. Afin de mieux comprendre les perspectives et les situations des personnes interrogées, nous leur avons demandé si elles avaient déménagé au cours des trois dernières années. Environ 18 % d'entre elles ont indiqué que c'était le cas, y compris celles qui se sont installées en ville, qui ont changé de quartier ou qui ont quitté la ville. Les personnes qui n'avaient pas déménagé au cours des trois dernières années ont ensuite été invitées à indiquer si elles envisageaient de le faire, ce à quoi environ 21 % ont répondu oui et 22 % ont dit ne pas savoir.

À Calgary, nous avons articulé deux groupes de discussion (de six personnes) autour des trois raisons les plus souvent invoquées pour expliquer un déménagement passé ou possible :

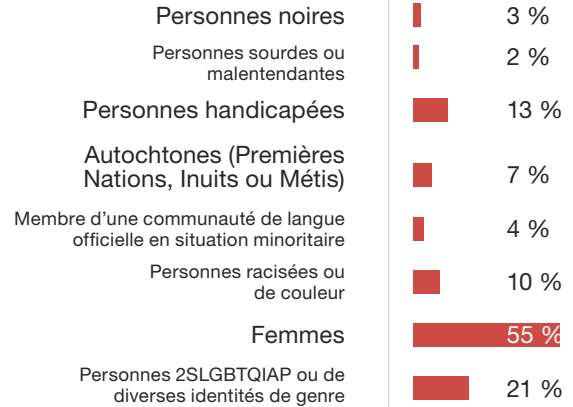
- ▶ Mon travail est/était plus demandé ou mes perspectives artistiques sont/étaient meilleures ailleurs.
- ▶ Le coût de la vie est/était trop élevé.
- ▶ Je ne suis pas / n'étais pas en mesure de tirer suffisamment de revenus de mon travail artistique.

PRINCIPAUX CONSTATS

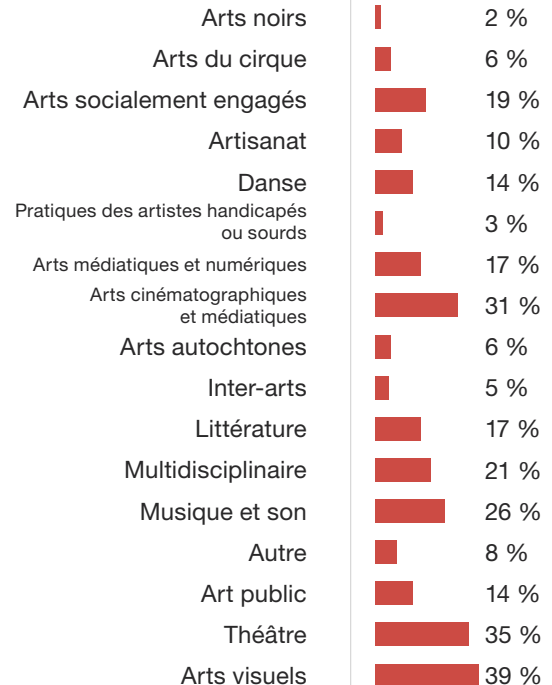
Les groupes de discussion de Calgary étaient animés par Jenna Rodgers, directrice artistique et fondatrice du Chromatic Theatre. Ils nous ont permis d'apprendre trois choses essentielles sur l'expérience des artistes en ville :

- ▶ Dans la culture corporatiste de Calgary, les artistes sentent qu'on les sous-estime beaucoup. Elles et ils ont l'impression de ne pas avoir leur place dans la ville.
- ▶ Les participantes et participants estiment que les occasions d'exercer un leadership dans les arts sont réservées aux personnes venues de l'extérieur de Calgary, ce qui accentue le sentiment d'exclusion. Le mentorat au sein de la ville est un moyen non seulement de soutenir les artistes et les professionnelles et professionnels des arts locaux, mais aussi de lutter contre ce sentiment.
- ▶ L'intersection du racisme, de la transphobie et d'autres formes de discrimination fondées sur le genre et le sexe continue d'être vivement ressentie, ce qui compromet aussi le sentiment d'appartenance. La violence est également une préoccupation majeure.

Calgary



Calgary (n=286)





DISCUSSIONS

Des partenaires improbables : culture corporatiste et pratique artistique

Dans chacune des villes, les artistes ont parlé diversement de la façon dont la culture de la région façonne les communautés artistiques. Comme les artistes de Vancouver, celles et ceux de Calgary ont parlé de l'esthétique générale et de la culture institutionnelle de la ville, qui ont des effets sur une variété d'aspects des arts. Les groupes ont parlé de la « présence de cols blancs » dans la ville, une personne se demandant si la culture corporatiste de Calgary n'aurait pas une influence négative sur la croissance et la longévité professionnelles : « Faire de l'art pendant un certain temps, puis dénicher un emploi dans un bureau. » Les groupes ont également parlé de la « culture vulgaire de Calgary qui valorise l'argent et le matériel par-dessus tout ». Les artistes sont toutes et tous d'accord pour dire qu'elles et ils se sentent obligés de « suivre la cadence » au moment de travailler dans des espaces commerciaux ou pour des entreprises. Une personne qui fait beaucoup de photographies d'architecture commerciale nous a parlé des commentaires classistes qu'elle entendait de la part des entreprises clientes : « Les petits commentaires sur d'autres parties de la ville lors de visites avec des courtiers et des propriétaires... c'était suffisant pour que je veuille me retirer complètement de ce secteur. »

Nous avons également appris que la culture de la ville affecte la prise de décision, en particulier lorsqu'il s'agit du leadership au sein des organismes artistiques. Dans un groupe de discussion, une personne œuvrant dans le théâtre a expliqué qu'elle ressent comme « un coup de couteau » le fait que des

organismes cherchent des candidatures à l'extérieur de Calgary pour pourvoir les postes vacants : « Je pense que si les artistes dans notre propre ville sont négligés de la sorte, il y a tout un tas de personnes passionnantes, à la carrière florissante, qui vont aller voir ailleurs. » Tout en notant qu'il s'agit d'une question de gouvernance dans les conseils d'administration et qu'il n'est pas certain que les organismes de soutien auront un rôle à jouer, cette personne a également noté que les dirigeantes et dirigeants sortants de ces organismes « n'ont pas nécessairement préparé leur conseil d'administration à ce que pourrait représenter la transition pour la communauté. Ils l'ont plutôt préparé à la réussite dans une ville qui a une culture corporatiste ». Le résultat, selon cette personne, est que la culture corporatiste de Calgary s'est ancrée dans la gouvernance des conseils d'administration, à tel point que « l'idée que [les administratrices et administrateurs] se font de la réussite est unilatérale, homogène et déconnectée du travail transformateur dans lequel [la ville de Calgary] investit ».

Ces observations et expériences convergent toutes vers la valeur qu'accorde la société aux arts. La question de la tension entre la prise de décisions à saveur corporatiste et la gouvernance dans le secteur des arts nous a amenés à discuter d'un manque de compréhension perçu à l'égard de cette valeur à Calgary. Parmi les membres des groupes de discussion, le consensus est que la culture de Calgary ne reconnaît pas la richesse que lui apportent l'art et les artistes de la ville. Il en résulte entre autres que les artistes ont le sentiment d'être plus appréciés et appréciées ailleurs et d'y avoir de meilleures chances de réussite. Ce décalage entre le monde des affaires et les communautés artistiques de Calgary proviendrait d'un manque de sensibilisation à la manière dont les arts contribuent au développement de la communauté et de la ville. Une personne estime qu'on a laissé passer la chance de parler de la valeur des arts dans les écoles. Cette personne a évoqué le manque d'éducation sur la valeur des arts et le peu de compréhension générale à cet égard à l'échelle provinciale.

Cette personne se demandait s'il y avait un lien entre ce manque de compréhension et le fait que les artistes ne ressentent aucun sentiment d'appartenance à Calgary. Une autre personne a mentionné le « jeune âge » de Calgary. Elle estime que parce que la ville a à peine plus de 100 ans, elle n'a pas encore développé une « compréhension de la façon dont la société civile et une communauté mature travaillent pour évaluer le bien-être de ses citoyens, en particulier la contribution des arts ». L'apport des artistes et de leur travail à la ville, de leur point de vue, est à considérer sous de nombreux angles, ce qui serait aussi l'occasion pour le secteur de mieux cerner les retombées civiques des arts.

Une autre raison possible du manque de compréhension à l'égard de la valeur des arts, évoquée à Calgary, est que le secteur entretient une relation difficile avec les médias. On estime que la façon dont les arts sont présentés dans les médias d'information de Calgary ne reflète pas adéquatement la réalité de ce que sont les arts, ce qui contribue à la perception qu'ils n'ont pas de valeur pour la société. Les participantes et participants ont souligné qu'il n'y a qu'une seule personne qui couvre le théâtre à Calgary » et que « la reconnaissance du théâtre indépendant dans la ville est vraiment insuffisante ». Compte tenu de la culture corporatiste de la ville décrite par les artistes, il est facile de déduire que des formes d'art comme le théâtre indépendant peuvent être perçues comme ayant moins de valeur pour la société. Dans la foulée, les participantes et participants ont également soulevé l'émergence du concept de théâtre « professionnel », qui marginalise le théâtre indépendant en divisant et en excluant. Elles et ils ont rapporté les histoires de cérémonies locales de remise de prix qui ont conduit à la création de critères spécifiques, comme les cachets minimums versés aux artistes, pour qu'elles et ils soient considérés comme des professionnels. Selon elles et eux, cela a créé une structure de classes, les personnes artistes et les œuvres marginales ou expérimentales étant vues de manière péjorative. Ces anecdotes révèlent certaines des raisons pour lesquelles les personnes artistes se sentent exclues, non seulement de la ville elle-même en raison de la culture corporatiste mentionnée ci-dessus, mais aussi de certains domaines de la communauté artistique.

Pas de place pour progresser : logement et espace créatif

Comme dans les trois autres villes, les artistes de Calgary ont parlé de l'augmentation du coût de la vie et du travail dans la ville. Bien que certaines et certains estiment que la vie y demeure plus abordable que dans d'autres villes, il s'agit néanmoins d'un motif de préoccupation. Une personne nous a parlé de deux membres de son collectif qui ont quitté Calgary, n'ayant plus les moyens de vivre dans la ville et ne s'y sentant pas à leur place – et ces deux personnes appartenaient à la communauté 2SLGBTQIAP. Cette personne nous a également rapporté des conversations qu'elle avait eues avec d'autres artistes de Calgary, sur le fait qu'elles et ils se sentaient

marginalisés et mal accueillis et que le privilège de déménager n'était pas à la portée de tous. Cependant, nous avons entendu d'autres artistes qui souhaitaient tenir le coup, ne voulant pas quitter Calgary même si certaines des raisons pour lesquelles elles et ils restaient n'étaient pas idéales (déménagement trop cher, contacts et réseaux professionnels se trouvant en ville). La vie en région rurale entraîne le risque de ne pas se faire embaucher ou de ne pas recevoir de commandes d'œuvres, et les déplacements vers Calgary pour le travail peuvent finir par coûter le même prix, voire plus cher que la vie en ville. Les artistes ont indiqué qu'il fallait davantage de logements abordables, puisque le manque de logements abordables lié au faible taux d'occupation de la ville signifie qu'il reste très peu de solutions de rechange. Un article de CBC News daté du 15 juin 2022 (environ un mois avant la tenue de ces groupes de discussion) souligne que « la ville a un taux d'occupation moyen de seulement 1 % pour tous les types de propriétés, alors que les prix de location ont augmenté de près de 29 % depuis le début de l'année 2022 ».

Par ailleurs, on nous a dit que des propriétaires refusaient de louer à des artistes. Une personne a expliqué que lorsqu'elle doit fournir des renseignements sur des amis et collègues qui demandent à louer un logement, on lui demande « combien [elle] paie la personne, si [elle] paiera toujours autant, et si [elle] prévoit que [la personne] restera à [son] service pendant la prochaine année ». En réfléchissant aux moyens possibles d'aborder la question du logement, une personne a mentionné Arts Commons, le plus grand centre des arts de la scène de l'Ouest du Canada et un organisme de bienfaisance enregistré au fédéral, ainsi que le nombre de rénovations dont il a fait l'objet. Elle explique que le fait de « flamber » continuellement de l'argent pour le même espace à partir des diverses sources de l'organisme détourne un soutien qui pourrait aller aux artistes, en particulier pour le logement. Pour cette personne, le problème est que les systèmes de subvention n'encouragent pas l'achat de structures ou d'autres dépenses en capital, en particulier pour les individus, alors que beaucoup d'argent passe dans les dépenses en capital des grands organismes. De son point de vue, cet argent serait mieux dépensé s'il servait à « fournir aux artistes un immeuble d'appartements, même à Ogden, en l'achetant et en le gérant. Et laisser les gens y vivre pendant un an sans payer de loyer ». Un tel scénario pourrait également contribuer à résoudre les problèmes liés au fait que les propriétaires ne veulent pas louer à des artistes.

Tout comme le coût et la disponibilité du logement, l'espace créatif est un problème pour les artistes de Calgary. Les artistes ont l'impression que les coûts de location des espaces commerciaux sont en train de monter en flèche. Une personne utilisant un studio de photographie a constaté que l'espace ne répondait plus à ses besoins. Cependant, comme le taux de location était gelé dans le bail, un déménagement aurait engendré des dépenses de deux et quatre fois plus importantes, ne serait-ce que pour obtenir un peu plus d'espace. Des problèmes similaires ont été présentés dans un

contexte légèrement différent par les artistes du spectacle. Ces personnes ont parlé des effets négatifs du manque d'espaces de différentes grandeurs pour la croissance d'un groupe. Pour les petites troupes de théâtre, les coûts de location de salles plus grandes sont prohibitifs. Une personne œuvrant dans ce domaine a fait remarquer que deux semaines de représentations coûtent environ 3 000 \$, alors que la location d'une salle plus grande s'élèverait à environ 7 000 \$. Cette augmentation des coûts a des répercussions sur le type de productions qu'on peut mettre en scène et oblige les artistes à présenter des œuvres plus modestes dans des salles plus petites. Le coût de l'espace n'est pas le seul en cause. Lorsque les troupes tentent de présenter des œuvres dans de grandes salles, elles doivent embaucher plus de techniciens et de personnel. Cela a une incidence sur l'emploi : la contrainte de jouer dans des salles plus petites signifie qu'il y a moins de postes à pourvoir, tant sur scène qu'en arrière-scène. Ainsi, un manque de capacité dans la ville pour la croissance des troupes peut nuire à la croissance de l'emploi.

C'est fou comme le temps passe : l'accès aux subventions

Les artistes avec lesquels nous avons discuté à Calgary restent enthousiastes et se réjouissent de l'augmentation importante du budget de la CADA il y a plusieurs années. Cette augmentation a permis non seulement de multiplier les possibilités de subventions, mais aussi de trouver de nouvelles façons de gérer les programmes de subventions. Cependant, nous avons entendu dire que cette expérience oblige les personnes candidates à se familiariser avec ces nouveaux systèmes et ces nouvelles attentes. La rédaction des demandes de subvention est déjà chronophage, et le fait de devoir se conformer à de nouveaux processus peu familiers est un fardeau supplémentaire. Bien que certains de ces nouveaux systèmes aient été perçus comme des efforts visant à favoriser l'accessibilité, nous avons entendu dire que les organismes de soutien devaient accorder une plus grande attention à tout le travail d'accès aux nouveaux systèmes et programmes.

L'une des personnes œuvrant en arts visuels avec lesquelles nous avons discuté a quitté son emploi qui n'était pas lié aux arts pour pouvoir consacrer plus de temps à sa pratique artistique. Grâce à une présence accrue sur les médias sociaux, elle a constaté une augmentation des achats de ses œuvres. Encouragée par la CADA, elle a alors fait une demande de subvention et l'a obtenue. Malheureusement, cette année, ce ne fut pas le cas, car le nombre de candidates et candidats au programme avait triplé. Même si cette personne « ne ressent pas de déception parce qu'il faut donner une chance aux autres », cela montre la tension que subissent les organismes de soutien aux arts lorsqu'ils font la promotion de leurs programmes de subventions et qu'ils essaient d'atteindre de nouveaux artistes alors qu'ils n'ont pas assez d'argent pour soutenir tout le monde.

CONCLUSIONS

Comme nous pouvons le constater, la situation à Calgary ressemble à celle des autres villes : problèmes de logement, taille des espaces créatifs ayant une influence sur la production d'œuvres artistiques, et effets de la culture de la ville sur la communauté artistique. Par contre, ce qu'on ne trouve pas ailleurs, c'est l'impression générale que les habitants de Calgary ne comprennent pas la valeur des arts, de ce qu'ils apportent (ou peuvent apporter) à leur ville. De plus, la scène théâtrale était mieux représentée parmi les participantes et participants que dans les autres villes, ce qui a révélé des obstacles particuliers concernant les salles de théâtre et la façon dont leur grandeur pouvait freiner la croissance des troupes. Enfin, comme nous l'avons mentionné dans la section sur l'apprentissage national, le racisme et d'autres formes d'oppression intersectionnelles sont encore très marqués pour quelques artistes de Calgary.

Bien que la plupart des discussions aient porté sur des aspects négatifs de la vie et du travail des artistes à Calgary, nous avons également entendu des points positifs. Comme l'illustre la citation en ouverture de chapitre, les artistes à qui nous avons parlé tiennent Calgary Arts Development en haute estime. Plusieurs personnes ont parlé du soutien reçu de Calgary Arts Development, non seulement sur le plan financier, mais aussi parce qu'elles ont été guidées dans le processus d'attribution des subventions et qu'elles se sont senties bien vues par l'organisme de soutien local. Nous avons reçu quelques commentaires selon lesquels les activités visant à faire connaître les programmes de subventions, comme les ateliers de rédaction de demandes de subvention, peuvent être un peu arides, mais ce n'est pas le cas uniquement à Calgary. Il est certain que l'environnement virtuel de ces dernières années a posé des défis particuliers en matière de sensibilisation et d'éducation pour tous les organismes.

Nous voulons terminer ce chapitre sur une lueur d'espoir et quelques pistes concernant la façon dont la communauté artistique de Calgary pourrait se positionner pour attirer des artistes, en particulier émergentes et émergents, venant d'ailleurs. Une personne avec laquelle nous avons discuté a récemment obtenu son diplôme d'un collège de l'Ontario. Elle a déménagé à Calgary pour saisir la chance qui s'offrait à elle et a connu beaucoup de succès jusqu'à présent. En Ontario, cette personne était « toujours rejetée » lorsqu'elle soumettait sa candidature pour des subventions ou des expositions, tandis qu'à Calgary, sa première demande de subvention a été acceptée. Pour cette raison, elle encourage d'autres artistes qui émergent à venir s'installer à Calgary. Ce même sentiment a été exprimé par une personne en milieu de carrière, également originaire de l'Ontario, qui a estimé un jour que Calgary « semblait être un bon endroit pour commencer ».

TORONTO

« Je ne vois pas comment je pourrais être artiste à temps plein et réussir à faire de mon art ma principale source de revenus. »

Profil des personnes interrogées

Nous avons reçu 97 réponses de la part de la communauté artistique de Toronto. Afin de mieux comprendre les perspectives et les situations des personnes interrogées, nous leur avons demandé si elles avaient déménagé au cours des trois dernières années. Environ 16 % d'entre elles ont indiqué que c'était le cas, y compris celles qui se sont installées en ville, qui ont changé de quartier ou qui ont quitté la ville. Les personnes qui n'avaient pas déménagé au cours des trois dernières années ont ensuite été invitées à indiquer si elles envisageaient de le faire, ce à quoi 26 % ont répondu oui et 20 % ont dit ne pas savoir.

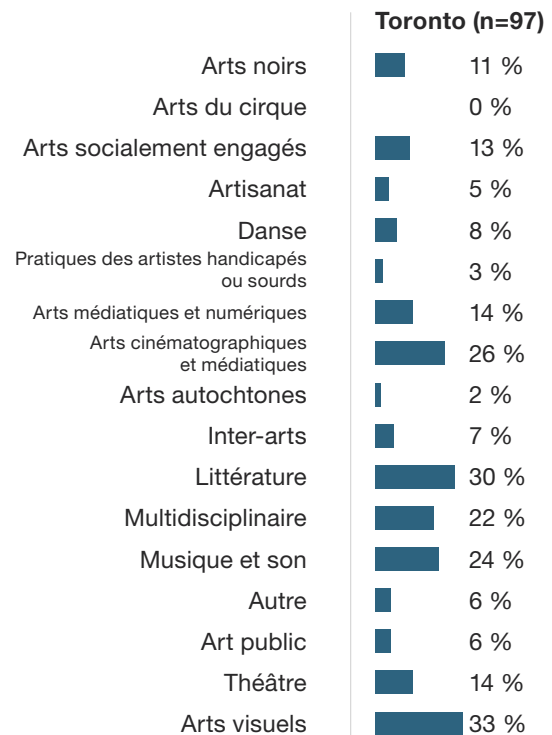
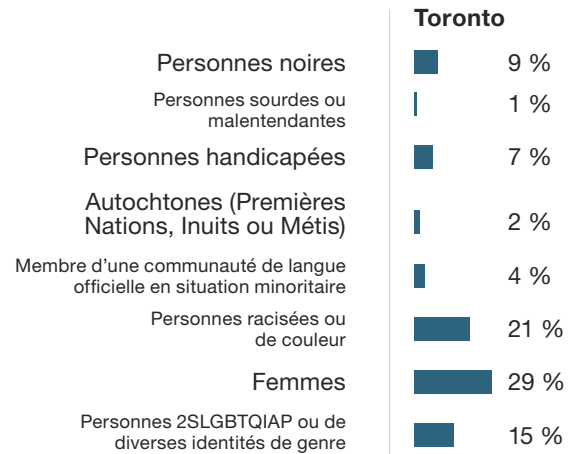
À Toronto, nous avons articulé deux groupes de discussion (de neuf personnes) autour des trois raisons les plus souvent invoquées pour expliquer un déménagement passé ou possible :

- ▶ Le coût de la vie est/était trop élevé.
- ▶ Meilleur accès à des logements abordables.
- ▶ Vivre dans cette ville a/avait des conséquences négatives sur ma santé mentale.

PRINCIPAUX CONSTATS

Les groupes de discussion de Toronto étaient animés par Sean Lee, directeur de la programmation de Tangled Art + Disability. Ils nous ont permis d'apprendre trois choses essentielles sur l'expérience des artistes en ville :

- ▶ Le racisme et l'homophobie restent très présents dans certains quartiers. Cela oblige les artistes à quitter la ville ou, du moins, à envisager fortement de le faire.
- ▶ Le racisme est également ressenti par les artistes lorsque leurs œuvres sont considérées comme invendables.
- ▶ Bien que de nombreuses personnes de la communauté artistique n'aient pas encore quitté Toronto, elles s'éloignent de plus en plus du centre et pourraient finir par quitter la ville.





DISCUSSIONS

Pas de place pour progresser : logement et espace créatif

Le coût du logement a été un sujet de discussion majeur dans les deux groupes. Cela n'est pas surprenant, étant donné que le prix moyen d'un logement d'une chambre à Toronto était de 2 551 \$² en 2022. Il y a eu plusieurs histoires d'artistes incapables de trouver un logement convenable, ce qui les a obligées et obligés à déménager soit dans un quartier moins cher, soit en dehors de la ville. Cependant, une personne œuvrant dans les arts de la scène a exprimé combien il avait été précieux pour elle de pouvoir accéder à un logement par l'intermédiaire d'une coopérative : « J'ai vécu dans un logement coopératif pendant [de nombreuses] années à Toronto. J'ai l'impression d'être une licorne, car cela m'a vraiment permis de développer ma pratique artistique en me permettant de payer mon logement en fonction de mes revenus. » Le fait de décrire cette possibilité en utilisant la métaphore de la licorne est révélateur de l'état du logement en ville. Dans un autre groupe, une personne écrivaine dit qu'elle a eu la « chance » d'entrer dans une coopérative d'habitation elle aussi. Et même si ce n'est pas dans un quartier qu'elle aurait choisi, « c'est formidable ». Ces sentiments soulignent la rareté des coopératives d'habitation tout en suggérant que si ce type de logement était plus souvent disponible, il y aurait un effet positif sur le bien-être émotionnel des résidentes et résidents. Il est également clair que le modèle coopératif est un moyen pour les artistes de continuer à travailler en tant qu'artistes tout en restant dans la ville. Il est évident qu'un modèle de revenu garanti présente une foule d'avantages, en particulier pour les artistes qui se situent souvent dans une tranche de revenu faible.

Cependant, pour une personne écrivaine, la vie en coopérative signifie vivre dans un quartier qu'elle n'aurait pas choisi autrement : « Nous n'avons tout simplement pas la possibilité de

déménager dans un endroit qui nous semblerait plus créatif ou plus intéressant. [Il faut] 25 minutes de marche pour trouver un café qui ne soit pas un simple bar sportif. Ce n'est pas fameux, et beaucoup de gens vivent beaucoup plus loin de tout, mais j'adorerais vivre dans un endroit où je pourrais simplement travailler, aller écrire quelques heures et revenir. » Pourtant, le modèle coopératif offre une certaine stabilité dans la mesure où « nous n'allons pas être chassés, l'endroit ne va pas être vendu ». Néanmoins, comme le quartier où cette personne vit n'est pas « particulièrement inspirant sur le plan créatif » et qu'il lui est financièrement impossible de passer d'un logement coopératif à une location standard à Toronto, elle envisage de quitter la ville, peut-être pour une autre province ou pour le pays d'où elle a immigré à l'origine.

En ce qui concerne l'espace créatif, il n'est pas surprenant que les personnes avec qui nous avons discuté aient eu des expériences différentes, en grande partie en raison de pratiques créatives autres. Une personne œuvrant sur la scène musicale a estimé qu'il y avait beaucoup de bons espaces de création et que leur prix était raisonnable.

Une autre œuvrant dans le multimédia est du même avis. Cela nous a surpris, car d'autres personnes du secteur nous ont parlé de la difficulté de trouver des espaces créatifs abordables et disponibles. Cela s'explique également par le fait que le coût d'un espace de création en dehors du domicile est une dépense supplémentaire. Un artiste nous a confié ceci :

La simple idée de devoir penser à deux espaces est décourageante. Je me concentre sur le logement, point final. Et c'est à peine si je peux me le permettre. Si je devais ajouter un espace de répétition, ou même un espace de travail en commun, ce serait l'enfer! C'est pourquoi nous utilisons souvent notre propre maison comme espace de travail. Cela présente des avantages, c'est certain. [Mais le fait de travailler chez soi à des fins créatives] a une incidence négative sur la vie, parce qu'il n'y a pas vraiment de séparation entre le travail, la famille et la vie sociale.

² Jordan Fleguel, *Rent in Toronto continues to rise as the average rental price in Canada hits record high*, CP24, 14 décembre 2022.

S'agissant de la question du logement, cette personne a également souligné : « Nous pensons souvent au strict minimum. C'est un toit au-dessus de sa tête, ce qui est un début, mais il faut aussi voir l'endroit comme un espace de travail et penser à l'état des lieux. Est-ce que c'est propre? » De ce point de vue, le débat sur le logement ne porte plus seulement sur le prix ou sur le nombre d'unités disponibles, mais aussi sur la sécurité structurelle et la capacité d'abriter les locataires.

Même dans les logements destinés à accueillir des artistes, les musiciennes et musiciens ont du mal à répéter. Un couple vivant dans ce type d'espace a déclaré : « Nous avons l'impression de nous faire harceler par nos voisins... il semble y avoir un malentendu sur les locaux dont nous avons besoin pour exercer notre art, et qu'on ne retrouve pas dans un endroit... qui est censé être là pour les artistes. C'est un échec cuisant de leur part. » Et concernant une solution de rechange, comme des locaux de répétition distincts, le couple indique qu'il « ne peut tout simplement pas se l'offrir ». Il s'agit d'un problème récurrent pour les musiciennes et les musiciens. Une autre personne appartenant au même groupe de discussion a entendu parler de problèmes similaires touchant la recherche d'un espace adéquat pour vivre et travailler. Même si d'autres musiciennes et musiciens ont cherché à s'installer dans un espace réservé aux artistes, elles et ils se rendent compte que leur discipline artistique n'est peut-être pas la bienvenue. La personne a ainsi décrit leur expérience, en leur nom : « Souvent, parce que nous vivons [dans notre espace de répétition], nous recevons beaucoup de plaintes. C'est que notre travail n'est pas bien vu dans un espace [de vie]. Et beaucoup d'entre nous ont deux emplois, ce qui signifie que nous travaillons le jour. Et quand nous rentrons [à la maison], il y a des plaintes pour le bruit parce que nous répétons peut-être tard. »

Les personnes œuvrant en arts visuels avec lesquelles nous avons discuté ont apporté un autre éclairage à la question de l'espace créatif. Comme nous l'avons également relevé à Montréal, la taille et le type d'espace créatif disponible risquent d'avoir une incidence négative sur la pratique créative. À Toronto, l'espace de studio est insuffisant et souvent coûteux. Par conséquent, les artistes en arts visuels doivent utiliser leur propre maison au lieu d'un studio. L'une de ces personnes a parlé de l'ampleur de son travail et de son espace de création. Installée dans la même maison depuis de nombreuses années, elle utilise une chambre d'amis comme atelier – une véritable aubaine, puisqu'elle n'a pas les moyens de louer un atelier pour ses travaux de peinture et de sculpture. Cependant, l'espace n'est pas assez grand pour la photographie des œuvres. Cette personne a également rapporté son expérience de location d'un local auprès d'une compagnie de construction-aménagement et du mauvais traitement qu'elle a reçu alors qu'elle était perçue comme une employée : « J'ai dû leur rappeler que je payais pour l'espace. » Et en ce qui touche la location d'espaces dans des galeries, on nous a dit : « Je n'ai pas 300 \$ par mois pour [être membre] d'une galerie et peut-être avoir une chance d'exposer une fois par an. » La solution de rechange actuelle consiste à

payer des frais de location pour une exposition à court terme : « Je loue une galerie pour deux semaines. C'est plus qu'un mois de loyer pour mon appartement : 1 500 \$ pour deux semaines. »

Et pour élargir la question des espaces créatifs, une personne qui fait partie d'une organisation nous a mentionné que son équipe et elle « ne voulaient même pas penser à engager les dépenses de fonctionnement d'un espace physique ».

Bien qu'il s'agisse en partie d'une stratégie de réduction des coûts, cela signifie que ces personnes dépendent fortement d'autres organismes communautaires à but non lucratif. Pourtant, « il est important pour nous d'intégrer des ressources dans nos budgets afin de ne pas dépendre de contributions en nature... parce que j'ai l'impression que cela revient à enlever des ressources aux communautés, lorsque les pratiques artistiques sont subventionnées par des partenaires [communautaires] à but non lucratif... qui manquent déjà de ressources ». Le type de soutien en réseau évoqué par cette personne – des organismes sans but lucratif qui soutiennent d'autres organismes sans but lucratif – laisse entrevoir des possibilités pour les organismes de soutien, et peut-être pour les gouvernements en particulier, de créer des soutiens plus structurés qui allégeraient le fardeau de la recherche de divers types de ressources (en espèces et en nature). Voici l'une des questions posées : « De quels services les organismes ont-ils besoin pour mener à bien leur programmation artistique qu'ils ne peuvent pas trouver à l'interne en raison de diverses contraintes, dont un financement limité, l'absence d'espace permanent et une équipe réduite? »

Les discussions de Toronto ont été les seules à aborder l'accessibilité de l'espace créatif en référence à un handicap. Dans tous les bâtiments, il est peu probable que les espaces les plus anciens soient accessibles. Et pour tout type d'entreprise ou d'organisme exploitant des espaces, les coûts de modernisation peuvent être totalement prohibitifs. Pourtant, les bâtiments anciens sont souvent moins chers à louer. D'une certaine manière, cela oblige les organismes artistiques sans but lucratif, et même les artistes indépendantes et indépendants, à utiliser des espaces sans mesures d'adaptation. De même, nous avons entendu dire que « beaucoup d'espaces sont répertoriés comme étant accessibles, alors que les salles de bains ne le sont pas. Il y a aussi des problèmes de bruit ou d'éclairage, et de nombreux besoins ne sont pas satisfaits ». Dans d'autres contextes, des personnes œuvrant dans les arts de la scène nous ont dit que les salles de spectacle étaient souvent accessibles au public et aux spectateurs, mais pas aux artistes, aux techniciennes et techniciens ou aux autres membres du personnel. Les ramifications des espaces limitant l'accès au personnel et aux artistes signifient que celles et ceux qui sont déjà marginalisés par la construction de bâtiments capacitistes ont encore moins d'options d'espace créatif pour travailler.

Indésirables : racisme et homophobie

Dans chaque ville, le racisme s'est manifesté de manière distincte. Les personnes noires de Montréal ont dit qu'elles s'étaient senties marginalisées et contraintes de créer des œuvres d'art correspondant à un type particulier d'identité noire, qu'elles n'avaient pas elles-mêmes défini. À Calgary, les personnes racisées ont dit avoir été prises pour cible dans la rue et menacées. À Toronto, nous avons également entendu toutes ces choses, en particulier le fait d'être pris pour cible en public et la façon dont le racisme se manifeste dans les milieux professionnels. Par exemple, une personne a décrit les types de pratiques créatives qui ne sont pas valorisées ou même autorisées par les propriétaires de lieux : « Ils ne veulent pas de hip-hop, de soca... Plus particulièrement, ils ne veulent pas de musique noire. Il y a tellement de formes du racisme systémique! » Cela montre comment les formes artistiques sont racisées et, par conséquent, marginalisées. Bien que l'inégalité dans le secteur artistique dans son ensemble ait été largement reconnue, les artistes continuent de rencontrer des problèmes liés à la réception de leur travail. L'une des personnes œuvrant en arts visuels avec lesquelles nous avons discuté nous a confié ceci : « En tant qu'artiste de couleur noire créant des images liées à ma culture, je n'ai pas un grand marché pour vendre mes peintures ou mes sculptures. La plupart de mes œuvres sont considérées comme invendables. Mais je trouve que c'est quelque chose d'important, et que je dois faire. Je continue donc dans cette voie. » Les artistes de couleur décrivent l'« acharnement extrême » dont elles et ils doivent faire preuve pour saisir les occasions qui se présentent et s'opposer aux diverses manifestations du racisme dans les arts, comme nous l'avons vu plus haut.

Dans un groupe de discussion, une personne raconte avoir quitté la ville en partie à cause du racisme et de l'homophobie subis. La citation ci-dessous montre que le secteur artistique, et les organismes de soutien aux arts en particulier, doivent redoubler d'efforts pour comprendre que le soutien aux artistes ne se limite pas à l'octroi de subventions pour la création d'œuvres d'art. Comme les personnes œuvrant dans les arts ne sont pas les bienvenues dans leur communauté, et comme elles sont confrontées à des formes graves, voire violentes, de discrimination, elles ont de bonnes raisons de vouloir quitter la ville :

« J'avais un voisin dingue. Il me faisait vivre un véritable enfer. Il criait, mettait de la musique à tue-tête et envahissait mon espace personnel. Cela a duré quatre ans. J'ai reçu plusieurs appels de la police, j'ai été l'objet de violences verbales, et j'en passe. Et comme j'étais une femme vivant seule, je me sentais vraiment victime de cette situation. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase, c'est lorsque la COVID a frappé : [une fois quand j'ai dit bonjour] il s'est rempli la bouche d'eau et m'a craché dessus. C'en était trop. J'ai appelé la police et on m'a dit qu'on ne pouvait rien faire. Ce n'était pas considéré

comme une agression. Je me suis alors dit : « OK, il y a peut-être des facteurs raciaux qui entrent en ligne de compte. »

Cet événement a incité la personne en question à réévaluer son lieu de résidence, mais le logement étant très cher à Toronto, alors elle est partie avec la personne qui partageait sa vie dans le quartier où cette dernière avait grandi. Grâce à ces réseaux familiaux et artistiques préexistants, elle « a vraiment pu s'intégrer à la communauté ». Elle nous a toutefois confié qu'elle avait également l'impression d'être perçue comme différente : « [J]'ai dû m'habituer à ce que les gens me dévisagent ici. Même si c'est... relativement diversifié. » Le racisme et l'homophobie continuent d'être des facteurs qui déterminent, en partie, l'endroit où les artistes vivent et travaillent, et ils s'ajoutent aux autres raisons pour lesquelles les artistes ont quitté ou envisagent de quitter Toronto.

Les artistes quittent la ville

Nous avons demandé aux artistes si elles et ils pensaient que les artistes quittaient ou envisageaient de quitter la ville plus que par le passé, et l'impression générale était que oui, les artistes cherchent davantage à quitter Toronto. Une personne qui a déménagé sa famille dans une ville beaucoup plus petite a déclaré : « Je pense que la tendance est plus marquée aujourd'hui qu'elle ne l'a été au cours des 20 dernières années. » Tout en reconnaissant que cela pourrait être « en partie parce que c'était le point où j'en étais dans ma vie, les gens que je connais et qui ont une famille envisagent continuellement de déménager ». Leur propre déménagement a été grandement motivé par l'agrandissement de leur famille et le manque d'appartements locatifs abordables, avec deux ou trois chambres à coucher, dans la ville. En effet, un rapport de la SCHL datant de février 2022 indique que le nombre de logements locatifs abordables (par exemple, 30 % du revenu du ménage) pour les ménages locataires à revenu faible ou moyen a diminué par rapport à l'année précédente.³

En outre, les artistes ont évoqué les difficultés liées à l'augmentation des loyers et à la sortie du marché locatif pour accéder à la propriété. En ce qui concerne les locations, bien qu'il existe certaines protections pour éviter les augmentations pendant qu'un logement est occupé, il n'y a pas de plafond d'augmentation de loyer lorsque les locataires changent. De plus, en vertu de la législation introduite par le gouvernement Ford, en Ontario, le taux légal d'augmentation des loyers ne s'applique pas pour « les nouveaux immeubles, les ajouts à des bâtiments existants et la plupart des nouveaux appartements en sous-sol qui sont occupés pour la première fois à des fins d'habitation après le 15 novembre 2018⁴ ». Cela signifie que pour ne pas être confrontées à une hausse vertigineuse des loyers pendant la location, les personnes locataires doivent trouver des logements plus anciens protégés par des plafonds d'augmentation des loyers. Cela pose éventuellement des

³ Rapport sur le marché locatif : Canada et régions métropolitaines, Société canadienne d'hypothèques et de logement, février 2022.

⁴ Augmentations de loyer résidentielles, Gouvernement de l'Ontario, consulté le 2 novembre 2022.

problèmes d'accès pour les personnes handicapées et en situation de handicap : comme nous l'a révélé la discussion sur l'accessibilité des espaces créatifs, les bâtiments qui datent sont moins susceptibles d'être accessibles. En outre, cela oriente les artistes vers un type plus restreint de logements disponibles.

Cependant, les participantes et participants estimaient qu'il était souvent impensable de quitter le marché de la location pour devenir propriétaire à Toronto. Il reste presque impossible d'obtenir un prêt hypothécaire, même si, dans certains cas, on satisfait à tous les calculs effectués par les banques pour déterminer la capacité d'emprunt. Lorsqu'on est sans emploi permanent, les banques hésitent beaucoup à accorder des prêts. Comme l'a fait remarquer une personne, « les artistes ne rentrent pas dans les règles hypothécaires [des banques] ».

Bien sûr, les artistes ne sont pas les seuls travailleuses et travailleurs à œuvrer à la demande, mais la plupart (65 %) sont des travailleuses et travailleurs autonomes. Une question connexe qui a été soulevée dans une autre discussion avec les artistes de Toronto concernait le zonage des logements. Une personne a évoqué les différentes lois de zonage à Londres et à Dublin, où il est possible d'acheter un appartement dans une maison plutôt que d'avoir à acheter tout le bâtiment. Bien que la présente étude n'ait pas pour but d'étudier les lois sur le zonage au Canada ou ailleurs, il s'agit néanmoins d'une considération intéressante pour les organismes de soutien dans le cadre de leur travail de défense des arts.

Bien que peu d'artistes avec qui nous avons discuté aient complètement délaissé la ville, les participantes et participants ont convenu que le fait de s'éloigner de plus en plus du cœur de la ville est une tendance qui est non seulement constatée, mais aussi vécue directement. De ce fait, le sentiment général est que « la communauté est en train de se désagréger ». Une personne a souligné l'importance de la communauté dans la création artistique et la vie des artistes. Elle rappelle que les artistes sont des « personnes orientées vers la communauté », puisque dans le cadre de nombreuses formes artistiques, la création ou l'expérimentation des œuvres nécessite le rassemblement des personnes. Par conséquent, le fait que les artistes se fassent chasser de quartiers et de villes en particulier peut avoir un effet négatif sur leur sentiment d'appartenance à une communauté.

Le temps consacré à l'art

Toutes les personnes avec lesquelles nous avons discuté à travers le pays ont mentionné à leur façon ne pas pouvoir consacrer tout le temps souhaité à leur art. Pour certaines, cela impliquait de travailler dans un domaine lié aux arts (comme l'enseignement) ou encore dans un secteur complètement différent (comme l'hôtellerie). D'une manière générale, le montant des subventions comparé au coût de la vie a toujours été un problème. À Toronto, une personne écrivaine a évoqué

l'obtention d'une bourse et la façon dont les frais minimums de subsistance avaient déterminé le temps consacré à son projet : « Il est impossible de vivre à Toronto avec 2 000 \$ par mois. » Cette personne a donc dû « précipiter » son œuvre – c'est-à-dire essayer de terminer le roman avant la fin de la bourse. Ensuite, elle a repris son travail non artistique. Pour bon nombre d'artistes avec qui nous avons discuté, cette histoire représente une triste réalité : devoir travailler la plupart du temps dans des emplois non artistiques et resserrer leur temps de création dans une fenêtre très courte.

Pour d'autres artistes dont la pratique est collaborative (que ce soit avec d'autres créatrices et créateurs ou avec le public ou des participantes et participants), un autre facteur qui a eu un effet sur le temps consacré à la création artistique est le passage forcé à des modes virtuels de création et de diffusion au cours de la pandémie. Travailler en numérique, quand on n'a pas d'expérience dans ce domaine, signifie qu'il faut consacrer beaucoup de temps à l'apprentissage de nouvelles compétences. D'un certain point de vue, cela a été perçu comme un moyen de faire plus d'argent : plus de compétences signifie une capacité à faire d'autres types de travail. Pourtant, dans de nombreux cas, l'acquisition de nouvelles compétences nécessite un investissement financier. Bien qu'il existe des subventions pour le développement professionnel dans plusieurs régions, les programmes de subvention n'ont pas été en mesure de répondre de manière adéquate à ce besoin soudain. Et le fait de devoir changer de cap dans sa pratique créative signifie qu'il faut interrompre, parfois complètement, le temps consacré à la création artistique.

Les préoccupations concernant le temps consacré à l'art ne se limitent pas à l'instant présent. Les artistes s'interrogent sur la longévité de leur travail actuel. Par exemple, voici ce qu'une personne qui développe sa pratique depuis 30 ans nous a raconté :

« Il est difficile de m'imaginer en tant qu'artiste exerçant mon art à 60, 65 et 70 ans. Certaines des questions relatives à la viabilité sont amplifiées, plus prenantes... il est très difficile d'imaginer un futur où je serai en bonne santé. Il est très difficile comme artiste, après toutes ces années, de se demander : « Est-ce le chemin que je veux suivre et suis-je capable de le suivre? » Si la réponse est non, c'est très effrayant. Il s'agit d'un immense investissement, qui s'est étalé sur de nombreuses années, et je ne sais pas à quoi ressemblerait ma vie si je ne l'avais pas fait. Et je sais que d'autres vivent la même chose. »

Cette inquiétude quant au futur ne diminue pas pour autant son dévouement à l'égard de la création artistique : « J'aime le travail que je fais. Il est très important. Je m'y donne à fond. » Néanmoins, « je ressens l'épuisement ». Cette situation met toutefois en évidence un problème récurrent dans la pratique artistique : l'investissement des artistes dans leur art se fait à leurs propres dépens.

CONCLUSIONS

Ce chapitre nous a montré que les artistes font face à de très sérieux problèmes et que les organismes de soutien, et le secteur en général, doivent penser différemment le soutien aux arts et la défense de ses intérêts. En ce qui touche le logement, il ne s'agit pas seulement d'augmenter le nombre de places disponibles, mais aussi d'en améliorer la qualité. Ceci est également lié à l'espace créatif, car certains artistes travaillent à domicile, ce qui peut avoir une incidence négative sur leur travail. De même, le racisme, l'homophobie et d'autres formes de discrimination influencent l'endroit où les artistes choisissent de vivre. Ces expériences ne sont pas distinctes de la vie personnelle, car elles apparaissent également dans la pratique professionnelle. De plus en plus, les artistes et leurs réseaux envisagent non seulement de s'éloigner du cœur de la ville, mais aussi de quitter Toronto – parfois même de quitter la province ou le pays.

MONTRÉAL

*« Nous sommes dans un état de compromis constant...
il faut jongler entre la vie personnelle, le développement
artistique et les dépenses quotidiennes. »*



Profil des personnes interrogées

Nous avons reçu 123 réponses de la part de la communauté artistique de Montréal. Afin de mieux comprendre les perspectives et les situations des personnes interrogées, nous leur avons demandé si elles avaient déménagé au cours des trois dernières années. Environ 16 % d'entre elles ont indiqué que c'était le cas, y compris celles qui se sont installées en ville, qui ont changé de quartier ou qui ont quitté la ville. Les personnes qui n'avaient pas déménagé au cours des trois dernières années ont ensuite été invitées à indiquer si elles envisageaient de le faire, ce à quoi 13 % ont répondu oui et 25 % ont dit ne pas savoir.

À Montréal, nous avons articulé deux groupes de discussion autour des trois raisons les plus souvent invoquées pour expliquer un déménagement passé ou possible :

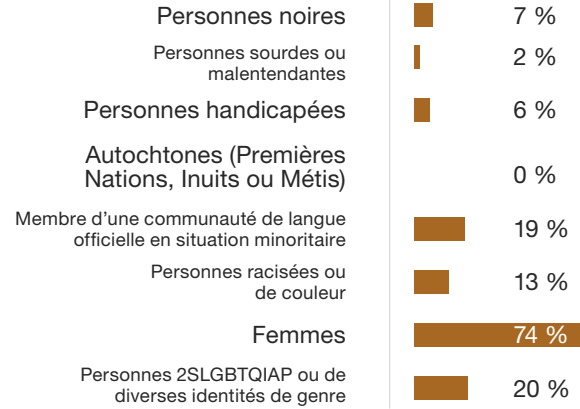
- ▶ Le coût de la vie était trop élevé.
- ▶ Je ne recevais pas d'aide financière adéquate.
- ▶ Un meilleur accès à des espaces créatifs ou de répétition abordables.

PRINCIPAUX CONSTATS

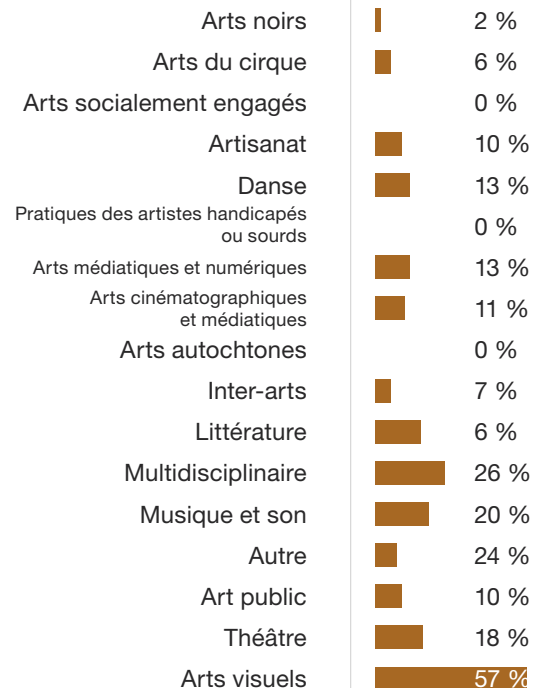
Les groupes de discussion étaient animés par Laurence Dubuc, boursière postdoctorale de Mitacs et de Mobilisation culturelle. Ils nous ont permis d'apprendre trois choses essentielles sur l'expérience des artistes en ville :

- ▶ Certaines personnes choisissent de se concentrer sur la commercialisation de leur travail afin de gagner plus d'argent. Cependant, cela signifie qu'elles se retrouvent souvent avec un travail sans importance ou inintéressant à leurs yeux, ce qui risque de les amener à réévaluer leur désir de faire de l'art.
- ▶ Les différents types d'espaces destinés à l'art peuvent avoir une incidence négative sur la création artistique. De la taille de l'espace de création (à la maison ou ailleurs) à l'entreposage en passant par l'espace de présentation, l'échelle des espaces peut dicter la taille des œuvres.
- ▶ Les personnes issues de communautés sous-représentées, en particulier les personnes noires, continuent de se heurter à la diversité « de façade », en soi raciste. Se sentant utilisées et désabusées, elles finissent ainsi par refuser du travail.

Montréal



Montréal (n=123)





DISCUSSIONS

Travail précaire : rester ou s'en aller?

Les artistes qui ont participé aux discussions ont souligné l'importance des arts pour la société, en particulier en ces années de pandémie. L'art donne un sens au monde et nous montre que « tout est lié ». Il rapproche les gens et multiplie les possibilités d'interactions personnelles, ce qui a fait cruellement défaut pendant la pandémie. C'est pourquoi les artistes estiment que l'art « devrait être considéré comme une priorité pour la société » et que « le gouvernement a la responsabilité de soutenir les artistes et les autres personnes qui se démènent pour compenser toute cette négativité ». Cependant, la précarité est la caractéristique d'une carrière artistique. Et pour certaines et certains artistes, il semble que « nous sommes [maintenus] dans cette précarité, et c'est un choix » que posent celles et ceux qui ont le pouvoir et l'influence nécessaires pour changer les choses.

L'une des conséquences évoquées par les artistes est la « contrainte » de devoir trouver un travail non artistique ou, au mieux, un travail lié à l'art (comme l'enseignement) qui n'a rien à voir avec la création. Et bien que le travail lié à l'art soit certainement considéré comme précieux et important, il reste néanmoins chronophage. Comme dans les autres villes, ce qui est considéré comme des frais de subsistance dans la plupart des programmes de subventions est loin de suffire pour « s'en sortir » dans le monde réel. Le compromis qui en résulte – consacrer moins de temps à son art – incite également certaines personnes à réévaluer leur carrière. De plus, grâce à l'aide de la PCU, plusieurs artistes ont pu voir d'un tout autre œil ce qu'il est possible de faire avec un revenu plus élevé et plus stable. Bien que cette information ne soit pas nouvelle pour nous, il était

important d'entendre comment les aides en temps de pandémie, comme la PCU, ont apporté de la stabilité aux artistes. Pour de nombreuses personnes interrogées à travers le pays, les 24 000 \$ disponibles en un an représentaient plus d'argent qu'elles n'en gagnaient avant la pandémie. Certaines personnes ont même pu rembourser des dettes avec cet argent. Si cette situation a libéré les artistes d'un grand nombre de préoccupations et d'inquiétudes liées à la survie, ce qui leur a donné le temps et l'espace mental nécessaires pour être créatives et créatifs, elle a également soulevé la question suivante : pourquoi les artistes ne peuvent pas atteindre le même niveau de sécurité en se consacrant exclusivement à leur art? Cela semble les amener à prendre conscience que les carrières en dehors des arts sont peut-être une solution plus rentable et viable.

Plusieurs artistes avec qui nous avons discuté cherchent plutôt à commercialiser leurs œuvres, en particulier ces dernières années. Ainsi, une personne a déclaré : « J'ai remis à plus tard les projets personnels qui me sont chers. » L'un des principaux facteurs qui semblent pousser ces artistes vers des projets plus commerciaux est le système de subvention lui-même. La rédaction d'une demande de subvention prend du temps et n'offre aucune garantie de succès. L'incertitude qui l'accompagne est un facteur dissuasif supplémentaire : les artistes doivent-elles et ils passer du temps à rédiger des demandes de subvention ou passer du temps à faire de l'art à des fins commerciales, ce qui peut s'avérer plus gratifiant financièrement que l'obtention d'une subvention?

Toute pratique artistique non commerciale se heurte également à d'autres obstacles, notamment les coûts permanents qui ne sont pas toujours couverts par les subventions de projets ou les contrats de spectacle. À Montréal, les transports ont été décrits comme trop chers pour être utilisés régulièrement. Plusieurs artistes se déplacent donc à vélo, ce qui signifie que les occasions de travail doivent être plus proches de leur lieu de résidence. De même, les logiciels ont largement évolué vers un modèle d'abonnement plutôt que d'achat unique. Cela

oblige les artistes à payer des frais mensuels ou annuels pour utiliser ce que l'on pourrait considérer comme des outils de base, non seulement pour créer des œuvres, mais aussi pour les commercialiser et les promouvoir. Une personne a fait remarquer qu'« on n'en a peut-être pas besoin tous les mois, mais seulement une fois tous les deux ans ». Si le piratage de logiciels était autrefois un moyen de contourner les prix d'achat élevés (bien qu'illégal), il devient de plus en plus difficile, voire impossible. Les artistes doivent donc assumer ces coûts permanents sans bénéficier d'un soutien continu.

Au cours des discussions dans les quatre villes du projet, nous avons maintes fois entendu parler de la difficulté de maintenir un revenu permettant de couvrir les frais courants comme le logement, l'espace créatif et même la nourriture. Pour des artistes qui font principalement du travail autonome, sans accès aux avantages sociaux, les dépenses liées à la santé sont un fardeau supplémentaire. Cette précarité implique aussitôt qu'il est presque impossible planifier un fonds de retraite et, en effet, les artistes qui approchent de la retraite ont tous exprimé des inquiétudes quant à leur avenir. L'incapacité à constituer un fonds de retraite s'explique en partie par les plafonds imposés aux frais de subsistance dans de nombreux programmes de subventions. Comme les artistes n'ont que peu ou pas d'épargne-retraite, nous avons entendu parler de la pression que certaines personnes ressentent à l'idée d'être en retard sur leurs économies, en particulier lorsqu'elles se comparent aux gens de leur âge qui ont mené des carrières différentes. Cela rend aussi l'avenue commerciale, ou encore une carrière complètement différente en dehors des arts, plus attrayante.

Création d'espace : la taille compte

Selon la discipline artistique, l'espace domestique et l'espace de création ne sont pas toujours séparés. Bien entendu, l'espace de création est considérablement réduit pour les artistes qui disposent d'un studio à domicile. Dans les cas où un studio supplémentaire est nécessaire, il s'agit évidemment d'une dépense de plus. Une personne artiste à la recherche d'un atelier a vu des espaces « abordables » coûter 1 200 \$ par mois⁶. En plus du logement, un tel coût est prohibitif. La solution a donc été de trouver un appartement d'une chambre à coucher où il était possible d'aménager un atelier. Cependant, cela signifie que « si je veux organiser des visites d'atelier, si des gens veulent venir, en fin de compte, ça reste ma maison ».

Créer à la maison dans une discipline telle que la danse n'est souvent pas possible. Pour une personne avec qui nous avons discuté, c'est d'autant plus vrai qu'elle partage un appartement d'une chambre avec quelqu'un d'autre. La location devenant de plus en plus chère, elle a expliqué que grâce à la colocation, elle peut louer un local de répétition dans le cadre d'un accord de travail collaboratif. Cette personne mentionne qu'il existe des espaces gratuits ou abordables, comme les centres culturels

de quartier, mais qu'il est difficile de les réserver en raison de la forte concurrence. Pourtant, il est important que ces espaces soient proches de son lieu de vie, car elle doit éviter les transports en commun par souci d'économie.

Que les artistes disposent ou non d'un espace de création à la maison ou ailleurs, les artistes de Montréal nous ont également parlé, plus que les artistes des autres villes, de l'espace d'entreposage des œuvres d'art. L'entreposage peut entraîner un coût supplémentaire, qu'il s'agisse de louer une maison plus grande et plus spacieuse ou de louer de l'espace ailleurs. Un espace d'entreposage hors site peut également entraîner des coûts de transport supplémentaires. En outre, comme pour l'espace créatif, la taille de l'endroit où les œuvres sont entreposées peut avoir une incidence négative sur la taille des œuvres possibles. Outre les artistes qui ont besoin d'un espace d'entreposage, les galeries et autres organismes qui achètent des œuvres doivent disposer d'espaces, généralement sur place, pour entreposer leurs acquisitions. Leur capacité à les ranger a donc un effet sur leur capacité à les acquérir : « Si l'œuvre coûte trop cher à entreposer, il ne vaut pas la peine de l'acheter. »

Le thème de l'espace d'exposition et de présentation a également fait surface à Montréal. Même si une galerie achète une œuvre, la taille des espaces de présentation pose quelques problèmes. Alors que les grandes galeries et les espaces d'exposition peuvent sembler être un rêve devenu réalité, la taille de ces espaces est souvent mal adaptée à la taille des ateliers : « En tant qu'artiste de studio, pourrais-je envisager un travail à cette échelle? Si l'on ne nous offre que ces petits halls d'entrée dans lesquels nous devons caser notre travail et nos idées, comment cela [se reflète-t-il] dans le travail? » Cela pose quelques problèmes esthétiques et, potentiellement, entrave la capacité des artistes à développer leur pratique pour, littéralement, accroître la dimension de leurs œuvres. Pour les artistes qui n'ont pas les moyens de disposer d'un grand studio, il peut être difficile d'acquérir de l'expérience dans la création de projets à grande échelle.

La taille et le coût des espaces de création ou d'entreposage amènent une pression pour créer des œuvres numériques. Au cours des dernières années, même avant la pandémie, le désir de création d'œuvres numériques s'est accru. Comme nous le savons, pendant la pandémie, le secteur a été contraint de recourir à des modes de diffusion virtuels. Pour les artistes œuvrant dans des disciplines qui ne sont pas typiquement associées à la création numérique, cela représente une lacune importante dans les compétences. Le travail numérique soulève également des questions relatives aux droits d'auteur et à la nécessité de passer à des modes de diffusion virtuels. Ces deux aspects ont constitué des courbes d'apprentissage majeures pour de nombreuses parties du secteur, et le second a souvent impliqué des dépenses pour du matériel ou des cours de développement professionnel.

⁶ Les artistes avec lesquels nous avons parlé ont l'impression que les entreprises achètent des studios et augmentent ensuite les frais de location. L'exactitude de ces interprétations reste incertaine, mais elles identifient un domaine nécessitant une enquête plus approfondie.

L'insoutenable lenteur du changement : racisme et représentation

Dans toutes les discussions que nous avons eues avec les artistes des quatre villes, le constat reste que même si des efforts sont déployés pour lutter contre le racisme systémique et les nombreuses façons dont il se manifeste, celui-ci demeure omniprésent. Une artiste de Montréal nous a raconté ceci :

« Un obstacle général qui existait avant la pandémie, c'est que ma pratique artistique et mon approche se basent vraiment sur mon identité en tant que personne d'origine africaine. Dans mon art, je veux présenter des personnes noires et des identités noires, mais je trouve qu'il est très difficile à Montréal de faire respecter cet aspect des choses. Même lorsque j'ai plus d'occasions de créer, je n'ai pas l'impression que mon travail est respecté. [Il] est donc difficile de développer ma technique et de rester fidèle à ce que je veux faire. J'ai beaucoup de contrats dans lesquels on me demande de représenter la diversité, de faire quelque chose juste pour cocher une case. Ce n'est pas ce que je fais. Je trouve que c'est vraiment irrespectueux, et que ça se produit bien trop souvent. Chaque semaine, j'ai des discussions dans lesquelles je dois insister ou trouver un moyen de m'expliquer. Du coup, je dois refuser beaucoup de projets. »

Ce qui ressort de cette histoire, c'est la lutte permanente pour obtenir le respect, faire comprendre son travail et ne pas se laisser réduire à l'état de symbole. Dans ces situations, cette artiste doit plaider pour être en mesure de se représenter pleinement et de représenter les identités noires. Elle poursuit :

« On le voit aussi dans les médias, dans la façon dont certaines personnes d'origine africaine sont ou ne sont pas représentées, ou dans la façon dont elles sont limitées dans leur identité... Les gens veulent nous ranger dans des cases à quotas. Ils veulent nous étiqueter comme des artistes venant de l'immigration. "Ah, vous êtes une femme noire..." Et je trouve que, oui, l'effort est souvent là, mais il est si maladroit qu'il nous réduit à une partie superficielle de notre identité sans laisser de place à ce que nous sommes en tant qu'artistes, dans toute notre complexité personnelle et artistique. »

Ce que cette artiste dénonce, c'est qu'elle n'est pas valorisée en tant qu'artiste en premier lieu, comme d'autres peuvent l'être. C'est plutôt son identité noire, et non son art ou sa voix individuelle, qui importe aux organismes. Lorsqu'on lui a demandé si cela influençait son désir de quitter Montréal, elle a répondu : « Oui. Je ne veux pas toujours faire de l'art portant sur moi, en tant que femme noire. Ça influence mon travail, c'est vrai, mais ce n'est pas tout ce que je fais. Et c'est parfois pénible d'être réduite à ça. Et maintenant, j'ai l'impression que c'est

tout ce qu'on me demande à Montréal. » De plus, malgré les difficultés financières auxquelles les artistes sont confrontés, elle choisit de refuser des contrats lorsque ce type de racisme fait surface, ce qui la pousse à consacrer encore moins de temps aux œuvres et à ses contributions à la communauté artistique de Montréal.

CONCLUSIONS

Les discussions de Montréal ont été particulièrement émouvantes pour plusieurs des artistes, notamment lorsqu'elles et ils ont parlé de leur expérience du racisme. Les artistes montréalaises et montréalais ont expliqué en détail les problèmes liés à l'espace créatif et à l'entreposage des œuvres créatives, ainsi que leurs effets sur la création artistique. Elles et ils ont également abordé la commercialisation de leur pratique, qui est une façon de continuer à créer au lieu d'abandonner complètement la création. À Montréal, l'accent a été mis sur le rôle des arts pendant les années de pandémie et sur la façon dont ils contribuent à la santé mentale. Il n'est donc pas surprenant que des participantes et participants aient envisagé de commercialiser leurs œuvres plutôt que de changer de carrière. Cependant, comme nous l'avons décrit plus haut, certaines personnes envisagent également une sorte de sortie, se rendant compte que la sécurité financière réside peut-être ailleurs.

PERSPECTIVES

Le présent projet vise à identifier les domaines qui nécessitent une plus grande attention de la part des organismes de soutien. La plupart des informations recueillies au cours de nos discussions avec les artistes indiquent des domaines où la collaboration avec les organismes de soutien pourrait être renforcée, ainsi que d'autres aspects où le secteur artistique gagnerait à établir des relations et des projets avec d'autres secteurs. Ce qui est rapporté ici invite les organismes de soutien à envisager des moyens d'encourager le secteur outre les subventions. En continuant à collaborer, nous serons mieux à même d'exploiter les ressources et les connaissances pour faire avancer nos priorités et celles des artistes, des organismes artistiques et des communautés que nous servons.

APPENDIX A

Présentation

[insérer le nom de l'organisme de financement municipal] s'associe à [énumérer les autres organismes de financement municipaux] et au Conseil des arts du Canada pour mieux comprendre les tendances émergentes et les facteurs qui influencent les lieux où les artistes vivent et travaillent. Cette enquête s'adresse aux artistes de profession, quelle que soit leur discipline, qui :

- ▶ exercent actuellement, ou ont exercé au cours des trois dernières années, une pratique créative;
- ▶ habitent, ou ont habité au cours des trois dernières années, à [ville].

Les renseignements fournis dans le cadre de cette enquête seront regroupés dans un rapport destiné aux bailleurs de fonds, qui mettra en évidence les nouveaux problèmes que rencontrent les artistes. Vos réponses nous aideront également à repérer les principaux sujets à étudier plus en profondeur durant 90 minutes de discussion en petits groupes spécifiques à chaque environnement local. À la fin de cette enquête, vous pourrez indiquer si vous souhaitez que votre candidature soit prise en compte pour participer à l'un de ces groupes. Vous pouvez choisir de simplement répondre à cette enquête, sans participer aux groupes de discussion.

Un rapport de synthèse sera mis à la disposition du public sur le site web de chaque partenaire.

Les renseignements recueillis dans le cadre de l'enquête et des groupes de discussion sont uniquement destinés à la recherche. Seul le personnel de recherche des organismes partenaires aura accès aux données brutes. Une fois analysées, les données statistiques feront l'objet d'un rapport sous forme agrégée. Toutes les transcriptions des discussions de groupe seront anonymisées et aucun participant ou participante ne sera identifié dans quelque rapport que ce soit sans son consentement. Aucune donnée, qu'elle soit quantitative ou qualitative, ne sera saisie dans notre système de subventions. La participation à cette enquête ou aux groupes de discussion n'aura aucune incidence sur les demandes de subvention actuelles ou futures.

Des questions?

Si vous avez des questions au sujet de cette recherche, veuillez nous contacter à l'adresse recherche@conseildesarts.ca.

Sondage

1) Les trois premières lettres de votre code postal. [obligatoire]

2) Depuis combien d'années exercez-vous une pratique artistique? [obligatoire]

- a. 0-5
- b. 6-10
- c. 11-15
- d. 16-20
- e. 21+

3) Dans quelle(s) discipline(s) artistique(s) travaillez-vous ou avez-vous travaillé? Sélectionnez toutes les réponses qui s'appliquent. [obligatoire]

- a. Arts noirs
- b. Arts du cirque
- c. Artisanat
- d. Arts socialement engagés
- e. Danse
- f. Pratiques des artistes handicapés ou sourds
- g. Arts numériques
- h. Arts autochtones
- i. Inter-arts
- j. Littérature
- k. Arts cinématographiques et médiatiques
- l. Musique et son
- m. Multidisciplinaire
- n. Art public
- o. Théâtre
- p. Arts visuels
- q. Autre : [champ à remplir par du texte]

4) Par rapport à votre pratique artistique avant la pandémie, vous exercez : [obligatoire]

- a. Plus
- b. Moins
- c. De façon égale
- d. J'ai abandonné ma pratique, mais je travaille dans le secteur à un autre titre.
- e. J'ai abandonné ma pratique et j'ai quitté le secteur.

5) Langues parlées à la maison : [facultatif]

- a. Anglais
- b. Français
- c. Supplémentaire/Autres : [champ à remplir par du texte]

6) Vous identifiez-vous à l'un ou plusieurs des groupes suivants? Veuillez sélectionner toutes les cases pertinentes : [facultatif]

- a. Personnes sourdes ou malentendantes
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- b. Personnes handicapées
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- c. Personnes noires
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- d. Autochtones (Premières Nations, Inuits ou Métis)
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- e. Membre d'une communauté de langue officielle en situation minoritaire
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- f. Personnes racisées ou de couleur
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- g. Femmes
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]
- h. 2SLGBTQIAP ou de diverses identités de genre
 - i. Si vous souhaitez préciser dans vos propres mots la manière dont vous vous identifiez, veuillez le faire ici : [champ à remplir par du texte]

7) Avez-vous déménagé d'un endroit différent à votre emplacement actuel au cours des trois dernières années? [obligatoire]

- a. Oui
- b. Non

8) [obligatoire si 7 = oui] De quel endroit?

- a. [champ à remplir par du texte]

9) [obligatoire si 7 = oui] Pourquoi? Cochez tous les choix qui s'appliquent.

- a. Je n'étais pas en mesure de tirer suffisamment de revenus de mon travail artistique.
- b. Le coût de la vie était trop élevé.
- c. Un meilleur accès à des logements abordables.
- d. Un meilleur accès à des espaces de création ou de répétition abordables.
- e. Je ne recevais pas d'aide financière adéquate.
- f. Les possibilités de subventions sont meilleures ailleurs.
- g. Mon travail est plus demandé ou mes perspectives artistiques sont meilleures ailleurs.
- h. Je ne me sentais pas à ma place dans cette ville.
- i. Le fait de vivre dans cette ville avait un impact négatif sur ma santé physique.
- j. Le fait de vivre dans cette ville avait un impact négatif sur ma santé mentale.
- k. J'ai déménagé là où se trouvent d'autres artistes.
- l. Pour des raisons liées à mon/ma partenaire ou à ma famille.
- m. Autre (N'hésitez pas à développer)
 - i. [champ à remplir par du texte ~200 mots]

10) [obligatoire si 7 = no] Envisagez-vous de déménager de l'endroit où vous vous trouvez actuellement?

- a. Oui
- b. Non
- c. Je ne sais pas

11) [obligatoire si 10 = yes] Pourquoi? Cochez tous les choix qui s'appliquent.

- a. Je ne suis pas en mesure de tirer suffisamment de revenus de mon travail artistique.
- b. Le coût de la vie est trop élevé.
- c. Un meilleur accès à des logements abordables.
- d. Un meilleur accès à des espaces de création ou de répétition abordables.
- e. Je ne bénéficie pas d'une aide financière adéquate.
- f. Les possibilités de subventions sont meilleures ailleurs.
- g. Mon travail est plus demandé ou mes perspectives artistiques sont meilleures ailleurs.
- h. Je ne me sens pas à ma place dans cette ville.
- i. Le fait de vivre dans cette ville a un impact négatif sur ma santé physique.
- j. Le fait de vivre dans cette ville a un impact négatif sur ma santé mentale.
- k. Je veux m'installer là où se trouvent d'autres artistes.
- l. Pour des raisons liées à ma/mon partenaire ou à ma famille.
- m. Autre (N'hésitez pas à élaborer)
 - i. [champ à remplir par du texte ~200 mots]

12) Nous réunissons un petit nombre d'artistes afin de recueillir leur point de vue sur les facteurs qui influencent leur lieu de vie et de travail. Les groupes auront lieu la semaine du 25 juillet 2022. Souhaitez-vous être pris en considération pour participer à cette enquête? [optional]

- a. Oui
- b. Non

13) [obligatoire si 12 = oui] Les séances de discussion en groupe de 90 minutes seront animées par un membre de la communauté artistique locale. Le personnel de recherche de certains partenaires est susceptible d'être présent pour observer et aider à analyser et interpréter l'information échangée pendant les discussions. Les personnes participant aux groupes de discussion seront rémunérées pour le temps qu'elles y consacrent. Si cela vous intéresse toujours, veuillez fournir :

- a. Nom
- b. Pronoms
- c. Adresse courriel où on peut vous joindre
- d. Détails sur les aides à l'accessibilité dont vous avez besoin pour participer à un groupe de discussion. Cela n'influencera pas la façon dont les personnes participantes sont sélectionnées.
 - i. [champ à remplir par du texte ~50 mots]

14) [obligatoire si 12 = yes] Veuillez nous dire pourquoi vous souhaitez participer à un groupe de discussion :

- a. [champ à remplir par du texte ~250 mots]

Merci d'avoir répondu à ce sondage.

Biographies des animatrices et animateurs de discussions

Vancouver : Kenji Maeda

Kenji Maeda (il/lui) possède une expérience diversifiée qui, influencée par ses origines uchinanchues, repose sur sa passion pour les arts, l'éducation et la création de communautés. Établi sur les territoires non cédés des Premières Nations Musqueam, Squamish et Tsleil-Waututh, il est le directeur général de la Greater Vancouver Professional Theatre Alliance et un consultant en arts et culture. Kenji Maeda siège actuellement au conseil d'administration de Mobilisation culturelle, un organisme national qui se situe à la croisée de la recherche et du secteur culturel, et un ancien participant du programme de leadership culturel du Centre des arts de Banff.

Calgary : Jenna Rodgers

Jenna Rodgers (elle) est une dramaturge et une directrice de théâtre d'origine métissée qui vit avec gratitude sur les terres de Moh'kins'tsis (Calgary), sur le territoire du Traité no 7. Elle est la directrice artistique fondatrice du Chromatic Theatre, la dramaturge du Playwrights Lab au Banff Centre for Arts and Creativity, la coprésidente du conseil d'administration de la Literary Managers and Dramaturgs of the Americas et la directrice de Theatre Alberta. Diplômée de la Résidence en leadership artistique de l'École nationale de théâtre (2020) et du programme de leadership culturel du Centre des arts de Banff (2019), elle est également membre de la cohorte de la formation nationale pour facilitatrices et facilitateurs d'artEquity (2018). Jenna Rodgers est titulaire d'une maîtrise en recherche sur les performances artistiques internationales des universités d'Amsterdam et de Tampere.

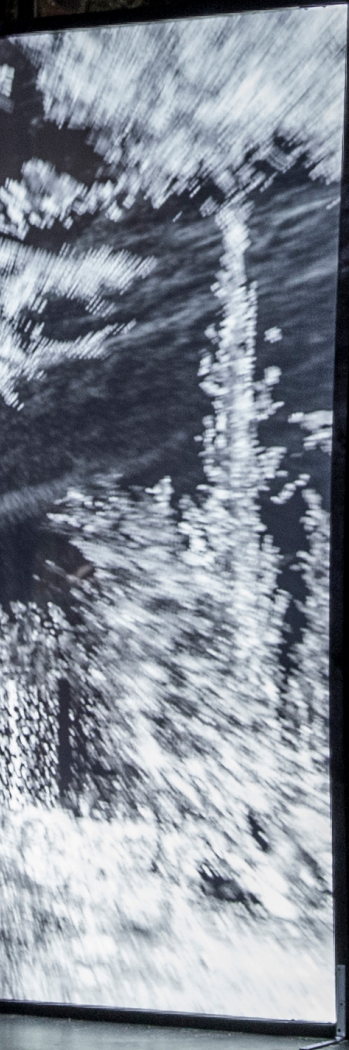
Toronto : Sean Lee

Sean Lee est un artiste et un commissaire qui s'intéresse à l'affirmation selon laquelle les pratiques des artistes handicapés et handicapées seraient la dernière avant-garde. Sa méthodologie se veut une exploration des pratiques de conservation « crip » en tant que moyen de résister aux idéalités esthétiques traditionnelles. S'orientant vers un « horizon crip », la pratique de Sean Lee traite des possibilités transformatrices de l'accessibilité en tant que politique incarnée et de la création d'une communauté de personnes handicapées comme moyen de désirer les perturbations que peut provoquer le handicap. Sean Lee détient un baccalauréat en gestion de l'art et en arts de studio de l'Université de Toronto à Scarborough. Il est actuellement directeur de la programmation à Tangled Art + Disability, organisme dont il a été le premier commissaire en résidence en 2016. Il a joué un rôle essentiel dans d'innombrables expositions et activités de mobilisation du public depuis son arrivée à Tangled Art + Disability. En plus de son rôle au sein de cet organisme, il est un conférencier et un écrivain indépendant qui contribue, par ses idées et ses perspectives, aux conversations entourant les pratiques des

artistes handicapés et handicapées au Canada, aux États-Unis et à l'internationale. Il a enseigné un cours sur l'accessibilité et la conservation à NODE Curatorial Studies Online et au Hidden Project du Goethe-Institut Shanghai. Sean Lee siège actuellement au conseil d'administration du Toronto Arts Council et de CARFAC Ontario, et est membre du groupe consultatif du Conseil des arts de l'Ontario sur les pratiques des artistes sourds et handicapés ainsi que président du comité des arts visuels/arts médiatiques du Toronto Art Council.

Montréal : Laurence Dubuc

Laurence D. Dubuc est titulaire d'une bourse de recherche postdoctorale de l'organisme Mitacs au Département des arts, de la culture et des médias de l'Université de Toronto à Scarborough (UTSC). Elle a réalisé sa thèse de doctorat sur le réseau montréalais de centres dirigés par des artistes à l'Université de Montréal. Dans sa recherche, elle se penche sur la précarité du travail d'artiste, les stratégies individuelles et institutionnelles pour améliorer les conditions de travail des artistes et les méthodologies de travail collaboratives et communautaires. Elle travaille actuellement en partenariat avec Mobilisation culturelle et le groupe de recherche Urban Just Transitions à l'UTSC. Parallèlement à ses activités de chercheuse, elle travaille depuis plusieurs années comme consultante au sein du secteur artistique à Montréal et ailleurs au Canada en plus de s'impliquer de diverses façons auprès des communautés artistiques.



Canada Council
for the Arts


Conseil des arts
du Canada

TORONTO
ARTS
COUNCIL


CITY OF
VANCOUVER


calgaryarts
development


CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal 


KAI ANALYTICS